

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 c. la copie

16^{ME} ANNÉE, No 832.—SAMEDI, 14 AVRIL 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion . . . 10 cents
Insertions subséquentes . . . 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Cliché Quéry, Frères

LE R. P. HAGE, prédicateur de la Station du Carême à Notre-Dame de Montréal

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 AVRIL 1900

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Le R. P. Hage, par F. Picard.—Pâques, par Ulla.—Poésie : La semaine sainte, par A. de Lamartine.—Le souper maudit (avec gravures), par A.-H. de Trémaudan.—Amour suprême, par W. Locat.—Chiffres arabes.—Poésie : Gloire aux muses, par A. Lozeau.—L'œuf de Pâques, par Hortense.—Les deux souffrances, par H. de Forge.—L'esprit de famille, par J. Steeg.—Feu Mme G.-A. Drolet, par F. Picard.—Théâtres.—Roman canadien inédit : Florence (légende historique du Canada), par Rodolphe Girard.—Poésie : Vendredi-Saint, par A. de Bussières.—L'aiglon, par C. Formentin.—Amusements scientifiques.—Poésie : L'enfant et l'étoile, par C. Mendès.—La balle *Dum-Dum*.—L'hostie et les poissons.—Mondanités.—Propos du docteur. Courrier de la mode.—Jeux et amusements.

GRAVURES.—Portrait du R.P. Hage, prédicateur de la station du Carême à Notre-Dame de Montréal : Le duc de Reichstadt.—Les instruments de la Passion.—La grande semaine : Le cri de douleur du Christ.—La grande semaine : Jésus à Gethsémani.—Logique implacable.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

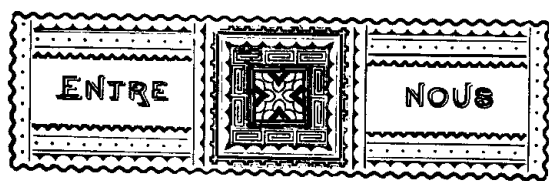
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Il y a six mois, au début des hostilités de l'Afrique Sud, je me souviens qu'un jour, en parlant des Boers, une Anglaise qui avait la prétention de connaître le sujet disait pis que pendre de ces pauvres gens qui ont l'audace de défendre leur pays.

—Ces Boers, affirmait la dame en question, ne sont en somme que des sauvages, des bandits, des brutes et je ne conçois pas qu'un homme civilisé puisse s'intéresser à eux.

—Mais, madame, toute l'Europe semble avoir une certaine sympathie...

—L'Europe ! l'Europe ! Pas l'Angleterre, monsieur, et l'Europe devrait comprendre que c'est pour les civiliser que les Anglais veulent annexer leur pays.

—Je comprends : on va les tuer pour leur apprendre à vivre. Il faut avouer que le moyen est un peu... raide, de la part de missionnaires de la civilisation.

—Enfin, vous n'irez pas contester, je suppose, que cette guerre n'est pas aussi juste de la part de l'Angleterre qu'elle est infâme de la part de ces sauvages républicains.

Cette femme était parfaitement convaincue et, sans

connaître un traître mot de l'origine et des causes de la guerre, elle n'hésitait pas à qualifier les Boers d'épithètes très sévères, tant elle était certaine que tout ce que fait l'Angleterre est parfait et pour le plus grand bien du monde entier.

Ce sentiment est général et comme le dit un journaliste français : " Il faut avoir quelque courage pour exprimer en ce moment, en Angleterre, une opinion qui soit contraire à celle de la masse. Si l'on parle en public, on risque de recevoir une grêle de projectiles : si l'on est journaliste, il faut quitter son journal. On a vu le gouvernement ne pas oser, de peur de manifestations tumultueuses, faire accompagner à Bristol la reine par le commandant de place sir William Butler, coupable d'avoir laissé savoir ce qu'il pensait, et aussi ce qu'il redoutait, de la guerre que l'on décidait. Des gens accusés de tiédeur ont été assommés au Stock Exchange. Il existe en ce moment, Outre-Manche, une orthodoxie patriotique dont il n'est pas prudent de s'écarter. Dans cette Angleterre que l'on nous donnait autrefois comme la patrie du raisonnement individuel, de la libre discussion, comme l'idéal à proposer, nous avons vu la réflexion et la conscience personnelle abdiquer complètement, pour le temps présent tout au moins, devant les passions de la collectivité.

Et cependant, il faut le répéter, il s'agit d'une majorité de fort honnêtes gens. Ils sont si certains de leur fait qu'ils s'étonnent, se chagrinent presque de voir la figure des étrangers rester fermée lorsqu'ils viennent naïvement, débordants d'enthousiasme, leur apporter les bonnes nouvelles de l'Afrique du Sud. Ils voudraient savoir qu'ils paçoient pour la délinquance de Ladysmith et la capitulation de Cronje, autant d'étapes parcourues sur la voie de la liberté et du progrès humain. Pour comprendre ce despotisme de leurs convictions, il faut songer à la manière dont leur opinion a été faite et dont ils ont été informés. A cet égard, on peut se livrer à une expérience concluante : tous les Anglais parlent des engagements pris et violés par les Boers ; mais, si on leur demande s'ils connaissent ces traités de 1881 et 1884 qui déterminaient ces engagements du Transvaal, et même les commentaires sur ces traités, les journaux anglais n'ont omis très généralement qu'une chose, c'est d'en publier le texte même. C'était pourtant la pièce capitale du procès ; mais, comme elle se trouvait peu favorable à la thèse impérialiste, on s'est gardé de la produire. Et il en va de même du reste. A l'heure actuelle, les Anglais savent mal ce qu'on pense de leur guerre dans des pays qu'ils tiennent pour amis, comme ceux de leurs " cousins d'outre-Atlantique " ou de leurs " solides alliés " de la péninsule. On leur cache, avec une admirable discipline de presse, ce qui pourrait les gêner. Le numéro du *Times* d'aujourd'hui est encore un bel exemple de cette manière : on y lit, par exemple, des flatteries de ce genre datées de New-York : " L'idée que Cronje luttait pour les droits de l'homme perd rapidement du terrain. " On y voit les journaux infodés à la politique britannique représentés comme étant les seuls impartiaux, les seuls, par conséquent, dont l'opinion compte, et les Grecs eux-mêmes qui sont, dit la dépêche, " un peuple intelligent ", y paraissent pour se réjouir de la capitulation de Cronje. Comment les Anglais échapperaient-ils à un faisceau ainsi lié, et ne considéreraient-ils pas ceux qui les critiquent comme une quantité négligeable sinon méprisable ?

Ces réflexions calmes et froides sont fort justes et nous en savons quelque chose au Canada où l'on risque fort de passer pour être déloyal et traître à la couronne anglaise si l'on s'avise de différer d'opinion avec la masse.

Et puis il y a aussi la question de *respectability* qui s'impose. On ne pourra jamais faire entrer dans la tête de la dame dont je parlais tout à l'heure, que des gens qui ne portent pas de chapeau haute forme, ne mangent pas de saumon, ne fument pas le cigare et ne retroussent pas le bas de leurs pantalons en Afrique quand il pleut à Londres, puissent être des *gentlemen*.

Au reste, ce qui prouve bien l'infériorité profonde de ces Boers, c'est qu'ils en sont arrivés à un tel degré de manque de sens moral qu'ils ne peuvent pas comprendre l'ineffable bonheur qu'ils éprouveraient en vivant sous la tutelle de l'Angleterre et qu'ils semblent vouloir persister à conserver leur indépendance. Leur ignorance est incroyable et poussée à un tel point qu'ils ont acheté leurs canons et leurs armes en France

et en Allemagne, au lieu de les faire venir d'Angleterre.

Enfin de quelque côté qu'on les examine, on ne peut voir en eux que des bandits et des sauvages.

Mais alors comment expliquer ce fait que la reine ait écrit à la veuve du général Joubert et que lord Roberts ait envoyé une lettre de condoléance au président Kruger ?

Eh bien, quoi qu'on en puisse dire, il ne semble pas que l'orthodoxie patriotique de la masse soit bien d'accord avec les principes de liberté que l'on dit toujours n'exister qu'en Angleterre dans toute leur étendue possible, car on peut contester la légitimité d'une guerre sans pour cela être déloyal le moins du monde.

Je me souviens de la guerre du Mexique et de la manière très libre dont on en discutait l'à propos en France. Jamais guerre ne fut plus impopulaire et cependant cela n'empêchait nullement les Français de feindre avec enthousiasme les victoires des armes françaises.

Le peuple n'aimait pas cette guerre, il le disait bien haut, et cependant c'était sous l'empire, dont le régime n'était pas bien tendre pour les mécontents.

Ce qui se passe actuellement en Angleterre est un exemple de ce que peut produire le chauvinisme poussé à l'extrême, mais le temps réduira les choses à leur véritable valeur et le bon sens reprendra la place qui lui appartient.

Cette malheureuse guerre finira, les cerveaux se refroidiront et quand le peuple anglais règlera ses comptes avec les auteurs de cette aventure, il sera peut-être beaucoup plus sévère que ne le sont maintenant ceux qui critiquent son emballement.

** Voici encore qu'un anarchiste vient de commettre plus qu'une faute, une sottise, mais une de ces sottises que la loi qualifie de crime avec raison.

J'ai dit une sottise avec intention, car la tentative d'assassinat commise contre le prince de Galles n'est pas et ne peut être autre chose au point de vue politique, socialiste et anarchiste.

Tuer un prince héréditaire ou un roi n'est en effet autre chose qu'une infamie, une canaillerie qui ne peut avoir aucun résultat dans un pays monarchique, puisque quand le roi meurt on crie : " Vive le roi. "

Il en est de même d'un président de république, car le président comme le roi ne représente autre chose que l'exécutif et que l'exécutif ne meurt pas.

Voici les détails du crime commis par ce bandit :

Une enquête a prouvé que cette tentative a été préméditée. L'interrogatoire du prisonnier a duré quatre heures, et il en résulte qu'il a été poussé au crime par une personne inconnue qui l'a engagé à acheter un revolver dimanche, sur le vieux marché, pour trois francs. En compagnie de cette personne, Sipido assista, mardi, à une réunion dans le théâtre Flenish, et de là ils se sont rendus à la Maison du Peuple, où ils ont bu. Ils sont allés ensuite chez un marchand de vin où Sipido a écrit une lettre dans laquelle il disait qu'il avait obtenu de l'emploi. Du marchand de vin, Sipido s'est dirigé vers la station du chemin de fer, et s'est informé de l'heure de l'arrivée du train. Un peu plus tard, il est entré dans un café du voisinage et s'est caché dans la lavanderie pour charger son revolver.

Sipido refuse de donner le nom de son compagnon, qui, dit-il, est un jeune homme un peu plus âgé que lui. Après que Sipido eut été logé dans une cellule de la prison, le magistrat s'est rendu à la résidence de ses parents. Le magistrat est convaincu que Sipido n'a pas dit toute la vérité et qu'il veut sauver quelqu'un.

Sipido a passé l'après-midi à la Chambre des députés. Lorsqu'il s'est rendu à la station du chemin de fer, il a demandé à la première personne qu'il a rencontrée où était le prince. Cette personne a répondu : " Le monsieur qui est coiffé. " A ce moment le prince prenait un siège et un servent de table lui apportait un bol de thé. Sipido a attendu jusqu'à ce que le domestique fut éloigné, et il s'est ensuite élancé vers la voiture.

L'épilogue de ce drame est bien simple.

L'assassin sera condamné et le prince de Galles ne s'en porte pas plus mal.

Tout est bien qui finit bien.

** Les incendies récents qui ont détruit trois

théâtres en trois mois, un à Paris et deux au Canada. (Montréal et Québec) prouvent bien que malgré toutes les précautions prises, on n'est pas encore trop en sûreté dans ces grandes salles qui peuvent prendre feu à tout moment.

A ce propos voici une liste des principaux incendies qui ont détruit des théâtres depuis un siècle et quart :

Année	Incendie	Morts	Blessés
1772	Incendie du théâtre d'Amsterdam..	17	"
1778	Colisée de Saragosse.....	137	"
1781	Opéra du Palais-Royal, à Paris.....	21	"
1794	Grand Théâtre de Nantes.....	7	"
1796	Théâtre de Capo d'Istria.....	1.006	"
1811	Théâtre de Richemond.....	78	"
1836	Lehmann-Théâtre, St-Petersbourg	800	"
1838	Théâtre de Sinigaglia (Ancône).....	2	"
1845	Théâtre de Canton (Chine).....	1.670	1.700
1845	Théâtre de Québec (Canada).....	200	"
1847	Théâtre de Carlsruhe.....	63	200
1853	Opéra de Moscou.....	"	11
1857	Théâtre de Livourne.....	"	100
1872	Théâtre de Tien-Tsin (Chine).....	600	"
1873	Théâtre des Célestins, de Lyon.....	"	3
1874	Opéra de Paris.....	"	4
1876	Théâtre de Brooklyn (Etats Unis).....	283	300
1876	Théâtre des Arts, à Rouen.....	"	"
1879	Théâtre de Montpellier.....	"	2
1880	Théâtre de Nice.....	70	"
1881	Ring-Theater de Vienne.....	500	"
1887	Opéra-Comique de Paris.....	87	"
1887	Théâtre d'Exeter.....	200	"
1900	Théâtre Français de Montréal.....	"	"
1900	Théâtre Français de Paris.....	1	3
1900	Académie de Musique de Québec.....	"	"

On parle de construire un nouveau théâtre à Québec ; ce ne serait pas sans besoin, car notre vieille capitale est bien mal partagée sous ce rapport.

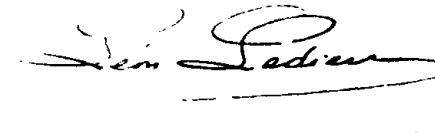
Espérons qu'en ce cas on prendra les meilleures mesures destinées à assurer la sécurité des spectateurs, telles que : escaliers séparés desservant chaque étage pour aboutir directement à une porte de sortie spéciale—balcons le long de la façade—rideau de fer plein, séparant la scène de la salle—portes des loges s'ouvrant à l'intérieur des couloirs, etc., etc.

Nous allons voir quel chef-d'œuvre va produire l'art québécois.

** On parle de plus en plus du pont de Québec et fait assez curieux, les intéressés disent qu'on n'attend qu'une chose pour commencer les travaux : c'est que le pont soit parti.

Attendre la disparition d'un pont pour en construire un autre, ce n'est pas tout à fait banal et pour comprendre cette apparente contradiction, il faut savoir qu'il s'agit du pont de glace du Pont Rouge qui retarde la navigation chaque année.

Il faudra encore beaucoup de soleil pour effectuer le débacle, car comme le disait un Alsacien de mes amis : *Le bont est pon.*



LE RÉV. PÈRE HAGE
(Voir gravure)

La station de carême a été prêchée cette année à Notre-Dame de Montréal par le R.P. Hage, de l'Ordre de Saint-Dominique, dit aussi des Frères Prêcheurs.

Le R.P. Henri Hage est né à Wattrelos, l'une des villes industrielles qui entourent la capitale de la Flandre française, Lille, aujourd'hui chef-lieu du populaire département du Nord.

Wattrelos a près de 20,000 habitants, possède de grandes filatures de coton, et est en France. Tandis que Waterloo, donné par erreur par un de nos confrères comme lieu de naissance du Révérend Père, est un petit village de 3,000 âmes environ, au sud de Bruxelles ; c'est en ce village que se livra, en 1815, la dernière bataille de Napoléon Ier (le 18 juin), après laquelle le puissant monarque fut jeté, par la félonie d'Albion, en l'île Sainte-Hélène—comme aujourd'hui elle y jette le brave général Cronje.

Le R. P. Hage fit son noviciat en exil : car, hélas ! le gouvernement français ne trouve d'énergie, lui aussi, que contre ce qu'il y a de grand, de saint, de respectable. Que l'on remarque bien, toutefois, que le gouvernement, ce n'est qu'une poignée de sectaires, tandis que la France entière est la Fille aînée de l'Eglise, et le veut rester.

C'est à Belmonte, en Espagne, que se trouve ce noviciat où le Père Hage entra en 1884, pour y faire profession le 31 octobre 1885.

Il étudia la théologie à Corbara, en Corse, et y reçut le degré de Lecteur, ou Docteur en théologie.

Le 14 septembre 1891, il vint au Canada, et enseignait au couvent des Pères de son Ordre à Saint Hyacinthe.

Il prêcha avec succès l'Avent à Notre-Dame de Montréal, le carême à la Cathédrale de la Nouvelle-Orléans, où son souvenir reste vivace.

Il fut rappelé en France en 1893, et désigné pour l'enseignement à Corbara, puis à Flavigny. Durant son séjour en ce dernier endroit, il prêcha deux carêmes à Autun et à Dijon.

Le R. P. Hage a été élu prieur de la maison de son Ordre à Amiens, le 30 janvier 1898 : c'est de là qu'il nous est venu cette année pour la station du carême à Notre-Dame de Montréal.

Le plus bel éloge que l'on puisse faire de son talent oratoire, c'est de dire l'empressement de la foule à ses sermons, et surtout l'attention que l'on prêtait à ses grands enseignements.

Le R. P. Hage fera, au Cercle Ville-Marie, le lundi de Pâques, 16 avril courant, à 8 heures précises du soir, une conférence qui, nous en sommes persuadé, attirera tout Montréal. Le sujet, absolument intéressant et inédit à Montréal, sera : *Le général de Sosis*, ce brave entre les braves, regardé comme un saint en France, et dont la *Vie* a été magnifiquement écrite par le célèbre et savant Mgr Baunard, des Facultés catholiques de Lille.

Rappelons un seul fait de la terrible guerre entre la France et la Prusse.

C'était à Loigny, le 2 décembre 1870.

L'armée de la Loire, en majeure partie composée de jeunes troupes et comportant environ 25,000 hommes, se trouvait en contact avec une armée prussienne deux fois plus considérable et commandée, si nos souvenirs sont exacts, par le général Von der Thann.

Les Prussiens avaient déployé leurs lignes de bataille. De Sosis se multipliait... car les troupes françaises, prises d'une panique insurmontable, se débandaient déjà !

A la tête des Français se trouvait le petit corps des Zouaves Pontificaux, sous le commandement de M. de Charette, qui venait d'être nommé général par Gambatta. Avec lui se trouvaient notre vaillant commandant M. le comte Le Gonidec de Treissan, les Bouillé, les Verthamon—douze à quinze cents en tout !

Le général de Sosis, perçant les rangs des fuyards, arrive au triple galop près de l'illustre de Charette, et, les larmes aux yeux, s'écrie :

—Au nom du Sacré-Cœur, M. le général, sauvez l'armée !

M. de Charette, fulgurant, fait face aux Zouaves :

—Mes enfants, vive le Sacré-Cœur ! Vive Pie IX ! Vive la France ! En avant !...

Ce fut une trombe...

Et quelle trouée chez les Prussiens !

Le lendemain, le général prussien adressait au roi de Prusse son fameux rapport dans lequel il disait :

« Quelques régiments de Zouaves arrêtèrent notre marche et permirent à l'armée française de nous échapper. »

Quelques régiments !... de Zouaves !... Il n'y avait qu'un bataillon de Zouaves Pontificaux, dont il resta une vingtaine d'hommes valides !...

FIRMIN PICARD.

Sans la femme, déclare Châteaubriand, l'homme serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées.

PAQUES !

Pâques ! quel mot sublime dont la seule majesté remplit l'univers !

C'est le jour de la glorieuse résurrection du Sauveur. C'est le passage de la mort à la vie de l'âme ressuscitant à une vie nouvelle, sainte et immortelle !

« C'est la solennité des solennités, » a dit saint Grégoire de Naziance, et il ajoute : « Voici le jour que le Seigneur a fait. »

Cette grande fête de Pâques est annuellement célébrée en l'honneur de la résurrection de Jésus-Christ. « C'est le jour du soleil, et bien digne d'en porter le nom, » selon saint Athanase.

En sortant du sépulcre, Jésus-Christ a répandu par le monde les rayons resplendissants d'une lumière divine. Il est sorti tout glorieux du tombeau pour la rédemption de l'humanité entière !

Surrexit vere ! Qui douterait de cette vérité incontestable, qui triomphe depuis dix-neuf cents ans ?

L'homme errant et sujet aux changements avait besoin de s'appuyer sur les bases d'un mystère immuable : ses sens bornés restaient incrédules... jusqu'au jour du miracle de la résurrection, alors qu'il ressuscite lui-même à la vie de la grâce sous la parure de l'innocence.

Toujours, sous l'inspiration de la grâce, l'homme régénéré suit la voie de la vérité qui le conduit au tombeau où Jésus avait été enseveli : l'entrée du sépulcre fut recouverte d'une lourde pierre, dans la crainte que les disciples ne vissent en retirer Jésus, à l'insu du peuple juif.

Comme alors, il y a eu et il y aura toujours des disciples, des apôtres, des saintes femmes ; et la foule même, attirée par les solennités du grand jour, s'approche comme Saint-Thomas, afin de voir, pour croire ! Ils ont vu des yeux de la foi ; et ils ne doutent plus de l'authenticité du miracle des miracles, qui survit aux âges et qui sera à jamais le triomphe de la foi catholique.

Devant cet auguste tombeau, grandiose, malgré son humble apparence, les superbes mêmes ont courbé leurs fronts altiers dans la poussière du repentir. Ils ont reconnu la vérité... de la faiblesse humaine, et que tout était vanité hors l'amour de Dieu !

Est il rien de plus sublime que le renouvellement de cette résurrection mystique, qui s'opère réellement dans le Saint-Sacrement de l'autel, où les humbles et les grands sont appelés et conviés au banquet de la vie ? Tous s'y confondent dans une même égalité : alors il est donné à chacun selon ses mérites devant Dieu.

Dans sa miséricorde infinie, le Sauveur a semé sur la terre les grains du pain des forts, parce que, dit-il : Je ne veux pas les renvoyer à jeun dans leurs maisons, de peur que les forces ne leur manquent en route.

Jésus connaissait la fragilité humaine ; c'est pour cela qu'il donna aux hommes un remède infailible contre les maux du siècle. Et tous ceux qui mangent de ce pain ressuscitent aux joies pures, à cette manutention inconnue à la terre.

La fête de Pâques est donc le pieux anniversaire d'une double résurrection : Jésus ressuscite glorieux et immortel du tombeau, et l'âme ressuscite à la vie spirituelle de la grâce, en chantant *Alleluia !* avec l'Eglise qui entonne ce cantique d'allégresse, à l'exemple des anges dont les voix lointaines glorifient le Sauveur du monde, en mêlant leurs chants à ceux de la terre.

La nature, de concert avec le ciel, se pare de la blancheur des lis et de l'éclat des rayons lumineux qui couronnent le Roi des rois, au gazouillement des oiseaux qui semblent redire : *Alleluia ! Alleluia !*

Louez le Seigneur !!!

ULLA.

La véritable grandeur en ce monde, c'est d'être son maître.—DANIEL DE FOE.

Ceux qui sont courageux savent vivre et mourir sans gloire.—VAUVENARGUES.

LA SEMAINE SAINTE

*Ici viennent mourir les bruits du monde ;
Nautonniers sans étoile, abordez ! c'est le port ;
Ici l'âme se plonge en une paix profonde,
Et cet paix n'est pas la mort.*

*Ici jamais le ciel n'est orangeux ou sombre ;
Un jour égal et pur y repose les yeux ;
C'est ce vivant soleil, le votre être l'ombre,
Qui le répand du haut des cieux.*

*Comme un homme éveillé longtemps avant l'aurore,
Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour,
Notre rêve est fini, le vôtre dure encore ;
Éveillez-vous ! voilà le jour.*

*Cœurs tendres, approchez ! ici l'on aime encore
Mais l'amour épuré, s'allume sur l'autel ;
Tout ce qu'il a d'humain, à ce feu s'évapore ;
Tout ce qui reste est immortel.*

*La prière qui veille en ces autres demeures,
De l'astre matinal nous annonce les cours ;
Et conduisant pour vous le char pieux des heures,
Remplit et mesure nos jours.*

*L'airain religieux s'éveille avec l'aurore,
Il mêle notre hommage à la voix des zéphyrs ;
Et les airs ébranlés sur le marteau sonore,
Prennent l'accent de nos soupire.*

*Dans le creux des rochers, sous une voûte obscure,
S'élève un simple autel : roi du ciel, est-ce toi ?
Oui, contrainct par l'amour, le Dieu de la nature
Y descend, visible à la foi.*

*Que ma raison se taise et que mon cœur adore !
La croix à mes regards révèle un nouveau jour ;
Aux pieds d'un Dieu mourant, puis-je douter encore
Non ; l'amour m'explique l'amour.*

*Tous ces fronts prosternés, ce feu qui les embrase,
Ces parfums, ces soupirs s'exhalant du saint lieu,
Ces élans enflammés, ces larmes de l'extase,
Tout me répond que c'est un Dieu.*

*Favoris du Seigneur, souffrez qu'à votre exemple,
Ainsi qu'un mendiant aux portes du palais,
J'adore aussi de loin, sur le seuil de son temple
Le Dieu qui vous donne la paix.*

*Ah ! laissez-moi mêler mon hymne à vos louanges !
Que mon encens souillé monte avec votre encens.
Jadis les fils de l'homme, aux saints concerts des anges,
Ne mêlaient-ils pas leurs accents ?*

*Du nombre des vivants, chaque aurore m'efface ;
Je suis rempli de jours, de douleurs, de remords,
Sous le portique obscur je veux prendre une place,
Ici, près du séjour des morts !*

*Souffrez qu'un étranger veille auprès de leurs cendres,
Brûlant sur un cercueil comme ces saints flambeaux,
La mort m'a tout ravi, la mort doit tout me rendre :
J'attends le réveil des tombeaux.*

*Ah ! puis-je près d'eux, au gré de mon envie,
A l'œuvre de l'autel et non loin de ce port,
Seul, achever ainsi les restes de ma vie,
Entre l'espérance et la mort !*

A. DE LAMARTINE.

LE SOUPER MAUDIT (*)

RÉCIT DE VENDREDI SAINT

I

—Je t'en prie, maman, ne prends pas part demain à cet affreux repas.

—Bah ! et pourquoi donc ?

—Je ne sais pas, quelque chose me dit qu'il va arriver malheur.

—Il ne manquait plus que cela. Ma fille devenir superstitieuse ! ah ! ça, est-ce que par hasard tu te mettrais en tête de fréquenter les calotins, les nonnes et toute leur séquelle maintenant ? A quoi donc m'aurait-il servi de t'envoyer à l'école " Sans Dieu," si aujourd'hui tu viens me rebattre les oreilles de choses stupides comme celles que tu me dérites en ce moment ? Apprends, mon chou, que jusqu'à cette année, je me suis toujours promis que j'assisterais au ban-

(*) La donnée sans récit est historique.

quet des Francs-Maçons et Libres Penseurs mes amis, le Vendredi Saint, sans pouvoir trouver le temps d'y aller. Cette année, il n'y a rien que me retienne à la maison et j'irai. Le mieux que tu as donc à faire est de te taire. Comme si je ne savais pas ce que j'ai à faire ! Pauvre petite, va !

Et la marchande de poisson toute fière de son apostrophe, sortit.

Et pendant son absence, sa fille qui n'avait point reçu d'éducation religieuse, pleura sans trouver aucun moyen de se consoler.

Que de fois la pauvre enfant, elle, avait désiré faire comme la plupart de ces jeunes filles qui entraient à l'église, s'agenouillaient et semblaient si heureuses d'adresser à un ÊTRE équivoque quoique présent, des prières muettes mais éloquentes, à en juger par leur recueillement.

Elevée par des parents impies qui avaient eu bien soin d'éloigner d'elle toute occasion d'entendre même mentionner le nom de Dieu autrement qu'en blasphème, elle ignorait jusqu'au nom même de la religion ; ou si elle le connaissait, ce n'était qu'à travers les plaisanteries horribles de ceux qui lui avaient donné le jour.



Ne sachant ce que c'était que la prière, la pauvre enfant se jeta à genoux. —Page 804, col. 2

Peu à peu, cependant, quelque chose au fond de son cœur lui avait dit que son existence était fautive, et qu'il y avait quelque chose de plus que de manger, boire, dormir et se mouvoir. Car n'existe-t-il pas au fond de toute nature humaine, ce sentiment qu'il doit y avoir un but quelconque à l'existence ? Ce fut surtout le jour de la mort de son père qu'elle se mit à songer à toutes ces choses.

Hélas ! elle avait beau chercher, rien autour d'elle ne lui indiquait la voie qu'il fallait suivre, et à part ces regards furtifs jetés par l'entrebaillure d'une porte d'église, aucune occasion ne lui avait été donnée d'apprendre d'une façon certaine qu'il pût y avoir quelque chose de plus que sa vie ignoble à elle.

De loin en loin, ses compagnes lui parlaient religion et prêtres, mais elle entendait si souvent tourner cette chose ou ces personnes en dérision, qu'elle ne savait trop de quel côté se tourner pour se trouver dans le vrai.

Ne sachant ce que c'était que la prière, mais poussée par une force inconnue, la pauvre enfant se jeta à genoux, joignit les mains et leva les yeux au ciel tandis que les larmes arrosaient son visage.

II

Le matin, dans la vieille église, la foule pieuse avait assisté, avec un recueillement inaccoutumé et un air de tristesse profonde, au service célébré en commémoration du plus grand mystère imaginable : celui d'un Dieu mourant sur une croix pour les péchés des hommes.

L'un après l'autre, hommes, femmes et enfants s'étaient approchés de la table sainte, où le prêtre leur avait donné à baiser l'image du divin supplicié.

Un air de tristesse profonde et de recueillement sacré semblait s'être étendu sur la ville, depuis que le matin précédent les cloches s'étaient tuées sur un ton lugubre.

Le ciel, d'un gris sombre, semblait s'être voilé pour inviter tacitement à demeurer chez soi afin de se préparer plus saintement au grand événement prochain de Pâques.

Le soir, la grande salle du nouvel hôtel, où devait avoir lieu le banquet annuel des déistes de l'endroit, resplendissait de milliers de lumières, et la table immense était surchargée des mets les plus succulents. Pour mieux tourner en dérision les coutumes pieuses, rien que des plats de viande étaient servis.

Les uns après les autres, ces hommes qui se pensaient plus sensés que les millions d'individus qui avaient vécu pendant les dix-huit siècles précédents, entrèrent : et ces esprits d'élite, qui se moquaient de ce qu'ils appelaient les simagrées du geste, se saluèrent réciproquement en employant les gestes et les salutations les plus grotesques. Puis, après des formalités tout aussi ridicules, l'on se mit à table. On invoqua le grand architecte de l'univers afin d'attirer ses bonnes grâces sur l'ignoble festin et, au moyen des glaives, des tridents et... des pelles sans doute, on se mit en devoir d'attaquer les mets appétissants, fumant d'un bout à l'autre de... la mangeoire, peut-être.

Le vin (je renonce à vouloir me servir plus longtemps des termes sublimes en usage parmi les frères ***) commençant à échauffer ces têtes trop vastes pour s'en tenir aux données des siècles passés, la conversation de hideuse qu'elle était en commençant devint dégoûtante (passez-moi le terme !) La religion, son chef divin, ses ministres respectés furent tournés en dérision en termes horribles.

Tout à coup, la porte s'ouvrit, et dans l'encadrement apparut une silhouette de femme. A son apparition, toute conversation s'arrêta et l'attention des convives se tourna vers la nouvelle venue.

—Bravo ! s'écria l'un d'eux, bravo ! la mère Mirbeau, vous êtes digne d'être un homme, de fouler ainsi aux pieds toute superstition et de venir vous unir à nous en ce banquet où notre profession de foi s'affirme d'année en année. Nous savions déjà que vous étiez des nôtres et que parmi les femmes de notre ville vous étiez la seule assez intelligente pour rejeter le froc des vieilles croyances idiotes et revêtir l'habit plus convenable et plus sain des idées nouvelles. Mais vous ajoutez encore à la bonne opinion que nous avons jusqu'ici de vos qualités extraordinaires en ayant le courage, ce soir, de venir prendre part à notre banquet anti-catholique. Demain tout le monde saura que Mme Mirbeau était présente parmi nous, et son prestige en augmentera d'autant.

La marchande de poisson — car c'était elle — toute fière de s'entendre aussi familièrement accueillie par un membre de ce qu'elle appelait la société d'hommes seuls dignes de ce nom, allait sans doute répondre quelque chose d'approprié en ce langage des halles dont elle connaissait si bien toutes les tournures imagées, lorsqu'un fait extraordinaire survint.

Les convives présents la virent soudain chanceler comme une personne ivre et tomber de toute la longueur de son corps massif sur le plancher de la salle. On se précipita pour la relever et, au milieu de quolibets hideux, les médecins présents s'empressèrent autour d'elle. Il ne leur fallut pas longtemps pour juger qu'elle était morte... d'une syncope du cœur, dirent-ils.

On juge de l'émoi de cette nouvelle créa dans la salle.

Certains, les esprits forts envers et contre tout, expliquèrent la chose de la façon la plus naturelle : elle était si corpulente, la chère femme !

Mais d'autres, ceux qui s'étaient toujours sentis remués d'un remords inconscient, frémirent, n'osant pas s'avouer que cette mort subite en semblables circonstances avait tout l'air d'un avertissement du ciel les invitant d'une façon terrible à quitter ce lieu maudit et la société plus maudite encore qui les y avait attirés.

Balthazar ne fut pas plus épouvanté en voyant la main mystérieuse écrire sur la muraille le fameux : *Mané, Thécel, Pharès*. Malheureusement, il n'y avait pas là de Daniel pour leur expliquer ce que signifiait un tel événement. Et puis, il y avait tellement autour



Tout à coup, la porte s'ouvrit, et une silhouette de femme apparut. — Page 804, col. 3
(Dessin et composition de M. Jules-H. Geoffroy.)

d'eux de prétendus savants pour leur expliquer la nature si peu extraordinaire à leur sens de ce cas, que l'appel désespéré de leur conscience et suprême de Dieu fut encore une fois étouffé en eux.

Mais cette mort affreuse avait jeté un ton si lugubre sur l'aspect si horrible déjà de cet attroupement pour ceaux se vautrant dans la fange des conversations immorales, que la séance ne se poursuivit pas longtemps et que chacun réintégra son domicile, l'esprit plus ou moins frappé du fait extraordinaire dont il avait été témoin.

III

La fille de la malheureuse avait tout mis en œuvre, nous l'avons vu, pour empêcher la mère de se rendre à ce banquet sacrilège. Lorsque celle-ci avait quitté la chambre où la pauvre petite se traînait à genoux, la suppliant avec larmes de ne pas se rendre à cette réunion maudite, elle se faisait bien peu idée du sort qui l'attendait.

La jeune fille avait passé la nuit dans des transes mortelles, invoquant par des prières ardentes le Dieu que son cœur connaissait si peu, bien qu'une intuition naturelle le lui fit deviner.

Les décrets de la Providence sont incompréhensibles : Dieu eut-il pitié de cette âme naturellement bonne ? Fit-Il mourir la mère pour permettre à la fille de suivre la voie vers laquelle son cœur tendre l'invitait ? Voulait-Il la délivrer des mauvais conseils de celle qui, naturellement, a le plus d'influence sur nous ? Qui le saura jamais ? Les décrets de la Providence sont donc incompréhensibles.

Que l'on juge de la douleur, du désespoir de la jeune fille lorsque, sans que personne fût venu la prévenir, on ramena le cadavre déjà froid de sa mère. Il est étonnant qu'elle eût pu survivre à un choc semblable ! Sans doute elle s'attendait à quelque malheur affreux, mais pas une seule fois elle ne s'était figuré qu'il pût être si complet.

Nous renonçons à dépeindre la scène qui eut lieu.

Malgré ses efforts, les funérailles de la malheureuse furent en rapport avec sa vie horrible et sur sa tombe se débitèrent les choses les plus grotesques qu'on puisse imaginer. Aucune croix ne s'éleva au-dessus de l'endroit où elle reposait : à la place on mit un médaillon contenant une pensée, pour signifier aux passants que celle dont les restes étaient enfouis là, avait eu l'audace d'être libre penseuse. Seulement, on eut bien soin de ne pas marquer sur son épitaphe en quelles circonstances elle avait passé de ce monde. Le récit en fût même étouffé le plus possible, et c'est

à peine si les journaux de l'endroit—tous vendus aux loges—en firent mention.

Quelques semaines plus tard, une jeune fille entra au noviciat d'un couvent de religieuses de la ville voisine. Les larmes aux yeux, elle raconta son histoire à la supérieure qui pleura aussi en l'écoutant.

La sœur Sainte-Philomène a sacrifié sa vie pour sauver l'âme de son père et celle de sa mère des tourments éternels. Malgré tout, elle a confiance en la miséricorde infinie de Dieu !

A. de Saint-Audry

AMOUR SUPRÊME

Au cours d'une nuit d'horreur, blottis en une masse confuse dans l'ombre d'un fragment de roc, les disciples, lourdement, sommeillaient.

Pas un flambeau au firmament, pas une voix dans la nature, pas un bruissement dans le feuillage. Seul, l'organe plaintif et affaibli du Christ, en un touchant monologue à son Père, troublait les lugubres échos du Jardin des Oliviers.

—Mon Père ! disait-il, souffrez, s'il est possible, que je repousse ce calice... mes lèvres ne sauraient s'ouvrir au contact de cette coupe d'amertume... Néanmoins, si c'est votre volonté, rendez-la-moi, ô mon Dieu !

Sous le coup de son propre arrêt d'indicibles souffrances, comme un homme pris de vertige, le Sauveur du monde, privé de sens, s'affaissa et roula sur le sol de Gethsémani.

O heure de sublime désespoir et de rédemption, toi qui vis un Dieu scruter le néant, sonder les plaies de l'humanité, qui fus la révélatrice de la vaine effusion (pour tant de rebelles) de son sang sur le gibet, au nom de quelle puissance as-tu sonné ?

Fort dans sa faiblesse, l'Homme-Dieu se relève au baiser de la trahison ; comme un criminel, au nom d'une prétendue loi il est arrêté, conduit chez Caïphe, traduit devant Pilate pour y entendre et recevoir sa condamnation !

Philanthropes, législateurs, sectaires, vos œuvres, vos lois, vos doctrines, sont-elles inspirées par un

esprit d'abnégation analogue à celui qui a valu au vaincu de Nazareth l'humiliante rivalité d'un Barabbas ?

Monarques de tous les âges, têtes couronnées, vous qui portez hautement et fièrement le sceptre et le diadème, est-il une misère humaine dont la pressante nécessité de secours pourrait vous engager à abdiquer les splendeurs du règne, en retour d'un bandeau d'épines et d'un roseau ?

Héros de tous les siècles, dont la vaillante renommée étend ses glorieuses ramifications jusqu'à nous, vous qui avez démembré les empires, édifié des montagnes d'ossements, qui avez combattu sous tous les drapeaux, dites : vos oriflammes aux écussons dorés, portaient-elles une devise semblable à celle qui a immortalisé l'étendard du Golgotha ?

O heure de sublime désespoir et de rédemption, encore une fois, au nom de quelle puissance as-tu donc sonné ?

Ah ! au nom d'une puissance qui suscite les plus nobles enthousiasmes, entraîne aux plus généreux sacrifices : au nom dis-je... de l'amour !

Non pas de ce sentiment que prostituent l'orgueil, l'ambition et la passion des grandeurs : mais de l'intensité de cet élan du cœur, atteignant l'apogée du mystère, enlaçant la croix, épousant les iniquités du pécheur ; de cet amour qui implore le pardon de ses bourreaux et, dans la sanglante tragédie du Calvaire, se manifeste de nouveau par des symptômes faisant trembler la nature et portant la terreur jusque dans la poussière des tombeaux qui se soulève et s'anime pour venir rendre hommage à cette victime incomprise, et convier à l'évidence l'aveugle totalité d'un monde endurci !

Pourtant, ô amour de la croix ! dévouement absolu, vous avez fleuri sous la bienfaisante rosée du sacrifice d'un Rédempteur ! C'est sous la robe de bure et dans la solitude des cloîtres que nous retrouvons vos parfums.

Conservateurs d'une doctrine, qui depuis dix-neuf siècles apporte sans cesse de nouvelles lumières au monde, c'est sur votre bannière qu'il nous faut chercher cette devise du Divin Maître. Aussi faut-il ne pas s'étonner de vos éclatantes victoires, lorsque sans bruit, et avec une touchante humilité, vous montez à l'assaut des âmes.

Ah ! puissiez-vous, s'il est possible, multiplier davantage vos généreux faits d'armes, et rallier à votre suite tous les malheureux qui errent sans guide dans les obscurs sentiers de la vie !

Wilfrid Lucas

CHIFFRES ARABES

Un Père Blanc s'était cassé la tête pendant treize ans pour découvrir comment nos chiffres européens viennent des chiffres arabes qui ne leur ressemblent pas du tout. Ce lui semblait plus difficile que de faire venir cheval du grec *ippos*. En Kabylie, le Père trouve un vénérable bouquin. Il l'ouvre et lit : "Tous les caractères de la numération sont tirés du chaton de la bague de Salomon, dont voici la forme." Il a compris. Jugez plutôt :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 0
1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

Songez à servir noblement ton pays ; la paix du cœur est à ce prix.—SALLUSTE.
Soldats, en avant ! la mort est devant vous, mais la honte est derrière.—CATINAT.
Une femme intelligente, qui a du cœur, ne craint point une rivale.—ULLA.

GLOIRE AUX MUSES !

A. M. Charles Gill.

Vive la rime riche et vivent les grands vers,
Qui sonnent dans nos cœurs, ainsi qu'une fanfare !
L'Art aux rayons divins est notre unique phare ;
Tout le reste n'est bon qu'à prodiguer aux vers.

Qu'importe à notre orgueil le borgne qui s'effare
Et de son œil nous lance un regard de travers ;
Nous nous moquons des sots, même de l'univers,
S'il voit en nos amours une suprême tare.

Nous ne cherchons point l'or, c'est trop vil, allons donc !
Nous manierons la strophe en guise d'espadon,
Et nos châteaux seront tous bâtis en Espagne.

Et vivent les grands vers s'ils servent de clairons
Aux fantassins bardés suivant les escadrons,
Que l'azur étoilé de la gloire accompagne !

ALBERT LOZEAU.

L'ŒUF DE PAQUES

NOUVELLE

On était au matin du Samedi-Saint. Dans les rues animées se croisaient des hommes, allant reprendre leur ouvrage, des ménagères courant aux provisions pour le lendemain. Chacun se hâtait ; mais personne, pauvre ou riche, ne passait indifférent, devant les étaux des bouchers tout enguirlandés des roses de Pâques, les séduisants étalages des épiciers, des marchands de fruits, etc. La figure collée à la vitrine d'une confiserie, une fillette d'une huitaine d'années ne pouvait détacher ses regards des œufs multicolores placés en évidence, et dont un brillant soleil d'avril faisait ressortir l'éclat.

Qu'elle aurait été fière de posséder un de ces œufs magnifiques, mais hélas ! aux vêtements usés de la pauvrete, au petit chapeau déformé qui complétait sa toilette, il était facile de voir qu'elle ne pouvait se payer cette fantaisie.

—Tiens ! c'est toi Elise ! Que regardes-tu donc si attentivement ? Oh ! je comprends, ce sont ces œufs de Pâques, n'est-ce pas ?

—Oui, Geneviève ; qu'ils sont donc jolis ! répondit Elise à celle qui venait de l'interpeller si amicalement.

—Tu vas demander à ta mère de t'en acheter un, je suppose ?

—Non, non, chère Geneviève, je ne veux pas faire pleurer ma petite mère : elle a eu assez de chagrin de ne pouvoir m'acheter une poupée pour ma fête... Papa a été bien malade, et tu le sais, il n'a pas encore trouvé d'ouvrage, et l'argent est rare, chez nous.

Geneviève, jolie brunette, à la physionomie intelligente et sympathique, était d'une année plus âgée qu'Elise, et fille unique du riche propriétaire de la maison qu'habitait cette dernière. La richesse n'avait pas gâté le cœur de cette enfant, et ses yeux se remplirent de larmes, en apprenant que sa petite amie serait privée d'un plaisir si peu coûteux.

—Ma maman aussi a de la peine, repartit-elle, quelquefois, je la vois pleurer en cachette et je ne sais pas pourquoi ; ces jours-ci, elle est plus triste que jamais. Tiens, si tu veux prier pour que maman ne pleure plus, je vais demander au petit Jésus, de mon côté, qu'il fasse trouver de l'ouvrage à ton papa. Est-ce entendu ?

—Oui, oui.

Et leur pacte conclu, les fillettes se séparèrent.

* * *

Le lecteur un peu perspicace a dû deviner la cause du chagrin de Mme Z..., la mère de Geneviève. Son mari, d'ailleurs si bon, si loyal et si généreux, ne remplissait plus, depuis quelque temps, ses devoirs religieux, et elle craignait que, cette année encore, il ne différât sa réconciliation avec Dieu.

Geneviève, en rentrant chez elle, courut au cabinet de travail de son père qu'elle trouva occupé à lire les journaux. Elle grimpa sans façon sur ses genoux, et fit un plaidoyer des plus chaleureux en faveur de la petite fille à qui sa maman ne pourrait acheter un œuf de Pâques.

—Tu voulais me donner un carrosse pour promener ma grande poupée, dit-elle en finissant. Eh bien ! je préfère que tu me donnes l'argent de cette voiture pour acheter à Elise le plus beau des œufs de Pâques...

Le père, qui idolâtrait sa fille, se sentit ému en constatant la bonté de cœur de cette enfant.

—Je ne veux pas être moins généreux que toi, ma mignonne : dans l'œuf de Pâques que tu vas aller choisir immédiatement, je mettrai la quittance des dix mois de loyer que me doivent les parents de ton amie.

—Que tu es bon, cher papa, s'écria Geneviève, en entourant de ses bras le cou de son père. Oh ! le petit Jésus te bénira, et je suis bien sûre qu'il te réserve déjà une belle surprise.

—Tu crois ? répondit le père, avec un sourire mélancolique. Va, enfant, ajouta-t-il en la congédiant d'une petite tape sur la joue.

* * *

Que faisait Elise pendant ce laps de temps ? Agouillée dans l'église paroissiale, devant l'autel de Marie, elle l'implorait de tout son cœur pour que les désirs de la maman de son amie fussent exaucés.

De retour chez ses parents, elle ne fut pas peu surprise de trouver sur la table de l'unique chambre qui composait leur demeure, une boîte à son adresse. Un cri de joie s'échappa des lèvres de la fillette en soulevant le couvercle... Le brillant œuf de Pâques tant convoité était là, devant ses yeux. Elle le prit, le retourna, l'admira et l'ouvrit enfin. Nouvelle surprise : un papier tomba de la boîte garnie de bonbons fins, et la mère le ramassa. C'était la quittance de leur loyer avec la promesse d'un emploi lucratif pour le père. Intrigués, les braves gens questionnèrent la petite qui fit le récit de sa rencontre. Je renonce à décrire la scène de joie qui s'ensuivit...

—Dieu me bénira, répétait le père de Geneviève, frappé de l'accent avec lequel l'enfant avait prononcé ces paroles ; mais il me semble que je suis bien favorisé. La fortune m'a toujours souri, j'ai une épouse modèle et une enfant bien douée des qualités du cœur, et très intelligente, oui, je suis heureux... Cela durera-t-il toujours ?... Il faudra mourir, et moi, qui suis, dans ma famille, le seul qui soit éloigné de Dieu !... Est-il possible, qu'en conséquence, je me voie séparé de ma femme et de ma fille pendant l'éternité ?

Au même instant, les cloches de la ville se mirent en branle, semblant inviter tous les hommes à ressusciter avec Jésus-Christ.

Vaincu par cet appel vibrant, M. Z... sortit de l'hôtel et alla nous ne savons où. Ce que nous savons, c'est que le lendemain, le père de Geneviève s'agenouillait à la Table Sainte, près de sa femme et de sa fille.

Qui était le plus heureux des trois ?

—Ma chère Eugénie, disait M. Z... en revenant de l'église, je crois que je n'ai jamais goûté autant de bonheur qu'aujourd'hui, et la nature ne m'a jamais paru si belle. Il me semble que le soleil est plus brillant, le chant des oiseaux plus harmonieux !

—C'est la joie d'une bonne conscience, mon ami : vous avez été charitable et Charité mène à Dieu.

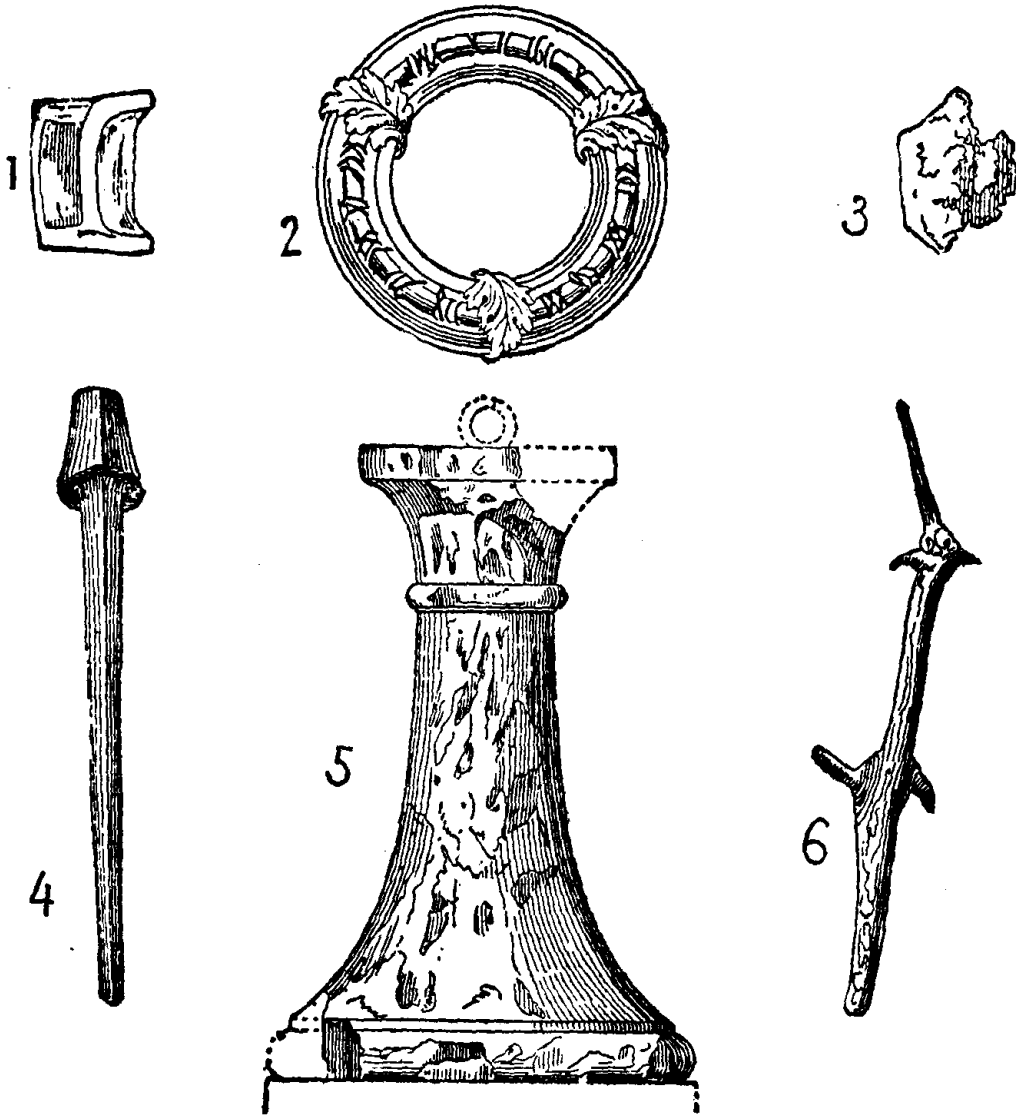
HORTENSE.

Montréal, avril 1900.

LES DEUX SOUFFRANCES

I

Lorsque le Christ eut expiré sur la croix où l'avait cloué l'injustice des hommes, lorsque le dernier coup



1. Relique du Roseau, à la cathédrale de Florence.—2. La Couronne d'Epines, donnée par saint Louis à la Sainte-Chapelle de Paris ; elle se compose d'un anneau de petits joncs réunis en faisceau.—3. Relique de l'éponge, à Ste-Marie du Trans-tévère, à Rome.—4. Un clou, à la cathédrale de Trèves.—5. La colonne de la flagellation, à Saint-Praxède de Rome ; elle est en marbre noir veiné de blanc, au sommet était scellé un anneau de fer.—6. Une épine de la couronne, à l'église de la Spina, à Pise. "Jésus-Christ," par Louis Veulliot.

LES INSTRUMENTS DE LA PASSION

de tonnerre eut retenti au Golgotha et que le drame de la Rédemption du monde se fut accompli, la Vierge douloureuse qui avait enfanté la sublime victime, redescendit lentement le Calvaire.

La nature avait repris son aspect de printemps et le soleil reparaisait un peu, un pâle soleil qui se mourait, en lueurs roses, au-dessus des monts.

Marie revenait à Jérusalem, la ville maudite où s'étaient réalisées tant de prophéties.

Elle allait, soutenue par Jean, le disciple, chercher le suaire en pur linon qui ensevelirait le corps bien-aimé de son fils.

Le chemin était long et triste à redescendre. A chaque pas elle retrouvait le souvenir d'une souffrance, elle revoyait son Jésus courbé sous le poids de la croix et elle se trainait, à son tour, épuisée par toutes les larmes qu'elle avait versées.

L'Apôtre la conduisait, silencieux, respectant cette douleur immense, plus grande que toutes les douleurs de la terre.

Comme Marie, il avait le cœur brisé d'avoir vu mourir le Christ qu'il aimait tant, mais il se rappelait ses anciens enseignements, il avait confiance dans les paroles des prophètes, il savait que l'Homme-Dieu ressusciterait le troisième jour et sauverait le monde.

Elle était la mère affolée dont les bourreaux avaient tué le fils et qui pleurait, sans plus savoir.

Sur le chemin, les passants, nombreux, la regardaient, mais nul n'insultait à sa douleur.

Elle allait, devant elle, inconsciente.

C'était trop souffrir vraiment, c'était au-dessus de ses forces, et, dans les beaux yeux de la femme qui avait enfanté le Christ, Vierge immaculée, Vierge d'amour et de douceur, le découragement se vit pour la première fois.

II

—Ecartons-nous de cette foule, Jean, murmura-t-elle. Je voudrais ne plus voir personne, je voudrais me reposer un moment, dans le calme et la solitude.

Elle inclinait tristement sa tête sur l'épaule du disciple, qui essayait de la consoler et qui avait entrepris la tâche pieuse de remplacer le Fils perdu.

Il indiqua une autre route toute bordée d'aubépines roses.

A l'approche du soir, le parfum des fleurs montait, pénétrant, et c'était, autour de la douleur de ces deux êtres, la poésie souriante du printemps.

Ils allèrent au jardin des Oliviers, ce jardin où le Christ était venu prier, la nuit fatale, ce jardin où il aimait rêver.

Tout était plein de son souvenir. Les arbres, les buissons, les moindres choses semblaient avoir gardé un peu de lui.

Il se trouvait désert à cette heure. On découvrait de là Jérusalem tout entière avec ses innombrables maisons blanches.

Ce lieu était le repos et le calme. Perdue dans une méditation douloureuse Marie regardait, silencieusement, vers la ville.

L'apaisement commençait à se faire en elle, l'apaisement de la foi. Son cœur saignait de la blessure à jamais ouverte ; une voix intérieure y parlait, sans doute la voix du divin supplicié.

L'apôtre priait. Il priait pour cette mère affligée, parce que sa peine est la plus grande de toutes les peines...

III

Et comme ils s'éloignaient, lentement, marchant du côté de la ville, ils entendirent un bruit singulier de sanglots.

Ils n'étaient donc pas seuls, dans le jardin des Oliviers ?

Une voix de femme, douloureusement, disait sa plainte.

La Vierge s'arrêta. Une autre qu'elle, une autre souffrait : c'était assez pour qu'elle eût pitié.

Elle se pencha pour voir et aperçut, à genoux, le long du fossé du chemin, une femme du pays de Gethsémani. Ses cheveux étaient tout gris et ses traits fatigués par les larmes.

— Qu'avez-vous ? demanda Marie, doucement.

— Mon fils est mort, gémit la voix. L'inconnue leva vers la Vierge ses yeux grands ouverts, des yeux hagards, effrayants. Ses mains, ensanglantées par les cailloux et par les ronces, tremblaient.

Un frisson secoua la mère de Jésus. Cette douleur lui rappelait la sienne et la rendait plus vive encore.

Elle n'était donc pas seule à souffrir sur terre ! Sa douleur n'était donc qu'un symbole, un enseignement divin pour l'humanité, comme l'avait été le martyre du Christ, et c'était une loi du monde que toutes les femmes dussent perdre leur enfant...

Elle contemplait la malheureuse qui se trainait là, en larmes, à ses pieds. Elle la contemplait avec des yeux pleins de bonté, et comme la femme, étonnée de ce regard de pitié, l'interrogeait :

— Je suis mère, répondit la Vierge, et mon fils est mort sur une croix.

A ce mot de "croix", l'inconnue s'était redressée. Son visage était devenue blême.

Elle balbutia :

— Mon fils aussi est mort en infâme. Je l'ai trouvé pendu sur le chemin.

— Était-ce possible ? Sa souffrance était donc semblable, jusque dans ses horribles raffinements ?

Rencontre étrange de deux infortunes, rencontre qui attirait, l'une vers l'autre, ces sœurs de misère et de larmes.

Pour chacune, celui qui ne vivait plus avait été l'enfant unique, l'être chéri, devenu homme, dans toute la force de ses trente ans ! Toutes les deux avaient eu cette épouvantable vision, d'un crucifié, d'un suicidé !

Et Marie, malgré sa propre douleur, plaignait cette infortunée que rien ne soutenait plus, qui n'avait plus ni foi, ni courage, et qui, dans ce jardin désert, disait sa plainte désolée !

— Quel est le nom de votre fils ? demanda-t-elle. Je veux le connaître pour l'évoquer dans mes prières, et pour parler à Dieu de lui.

Alors la femme se leva au bord du fossé du chemin, la bouche tordue, comme au souvenir d'un cauchemar épouvantable, et elle balbutia ce nom :

— Judas.

IV

La mère du Sauveur devint très pâle. Sur son front une ride passa, puis, après un silence, elle tendit vers l'infortunée ses deux mains.

— Appuyez-vous sur moi, pauvre mère. Rentrez, comme moi, au foyer vide. Vous y serez mieux pour pleurer.

La nuit était venue, une nuit douce et parfumée de printemps.

Côte à côte, les deux femmes reprirent le chemin de Jérusalem. La ville était endormie, l'on n'entendait plus au loin que les chiens errants qui hurlaient au perdu dans la montagne, et les corbeaux, croassant sur le Golgotha.

Respectueux de ces douleurs qui s'étaient unies un moment, le disciple resta seul, au Jardin des Oliviers, pour prier encore.

Mais longtemps, à la clarté blanche de la lune, il regarda s'éloigner la mère du Christ, soutenant la mère de Judas.

HENRY DE FORGE.

LESPRIT DE FAMILLE

L'esprit de famille est cet ensemble de traditions, cette disposition à les entretenir et à les continuer, cette affinité pour ceux dont on porte le nom et dont on partage les origines, ce respect pour les parents vivants ou morts, cette tendresse pour tous, cette déférence pour les aînés, cette sollicitude pour les jeunes, ce plaisir d'être ensemble, cette satisfaction de tout ce qui réjouit ou rehausse un membre de la famille, ce culte de l'honneur attaché au nom des ancêtres et cette horreur de tout ce qui pourrait le souiller.

Il n'est pas l'apanage des grands seigneurs, des vieilles races féodales, des hauts barons et des mai-

sons blasonnés. Il vit partout où vivent de nobles cœurs, des natures élevées et délicates ; s'il conserve la tradition des vieilles maisons, il fonde la tradition des plus modestes foyers. Il est le plus utile ciment de notre société démocratique.

Où il n'y a pas d'esprit de famille, il y a désagrégation, isolement et faiblesse. L'esprit de famille préserve de bien des tentations et des fautes ; il console de bien des revers ; il relève de bien des chutes. L'enfant prodigue quitte son père, s'égaré au loin, mange le pain de la misère. Il serait perdu s'il ne lui revenait au cœur le souvenir de la maison paternelle, et si l'esprit de famille ne le ramenait au logis.

Ce sentiment peut se dénaturer. Il devient parfois une sorte d'égoïsme de race, une âpre jalousie de tout ce qui n'est pas de la famille, une cupidité collective, une habileté extraordinaire à pousser les siens à tous les gains, à tous les postes, à tous les avancements, au népotisme scandaleux, qui s'exerce au détriment des autres et au mépris de toute justice.

JULES STEUR.

FEU Mme G.-A. DROLET

Au moment de mettre sous presse, une nouvelle douloureuse nous parvient.

Mme G.-A. Drolet, née Massue, épouse de notre compagnon d'armes et le meilleur ami de chacun de nous, les Zouaves, Mme Drolet a rendu à Dieu sa belle âme, purifiée par de longues souffrances supportées avec un touchant et complet abandon à la Providence.

Dieu frappe les Zouaves : ils jonchent les champs de repos, ou bien la mort fauche impitoyablement ce qu'ils aiment le plus après Dieu et l'Eglise !

Que notre excellent ami sache que nous ressentons la douleur qu'il éprouve. Qu'il sache aussi que, malgré notre foi dans le salut de son épouse bien-aimée, nous prions pour elle. Qu'il n'oublie pas, en dernier lieu, que Dieu ne se trompe pas ! — FIRMIN PICARD.

THÉÂTRES

SOIRÉES DE FAMILLE

A l'occasion de la soirée de M. Elzéar Roy, directeur des Soirées de Famille, qui aura lieu jeudi, le 19 avril, soirée qui sera, sans contredit, la représentation la plus brillante de l'année, nous ne croyons pas qu'il nous soit permis d'omettre l'annonce d'un événement théâtral aussi important. *La Comtesse Sarah*, roman de mœurs mis en drame, est une pièce en cinq actes de Georges Ohnet. C'est une œuvre qui rivalise avec le *Maître de Forge* tant pour l'intérêt que pour la perfection. On la jouera au bénéfice du directeur, jeudi 19 avril, avec tous les décors princiers que comporte l'interprétation de cette œuvre.

La distribution est faite avec le plus grand soin et le plus grand discernement. Les toilettes seront superbes dans l'ensemble des situations qui représentent toutes les scènes de salon et du grand monde.

L'interprétation de cette pièce sera certainement ce qu'il y a de plus réussi et de plus inattendu au Monument National.

Pour la circonstance, on a préparé des entr'actes qui seront à la hauteur du programme.

Un grand nombre de sièges sont déjà vendus : en prévision de l'affluence, nous conseillons à nos lecteurs de se hâter pour l'achat de leurs billets.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Pour cette semaine, le Théâtre des Variétés met à l'affiche Paul Kauvar. C'est un des meilleurs drames anglais qui ait été joués au Théâtre de Sa Majesté, il y a quelques semaines. C'est une aubaine pour les Canadiens amateurs de théâtre de pouvoir entendre ce magnifique drame en français. Plusieurs nouveaux artistes français feront leurs débuts, et les costumes ainsi que les décors sont faits spécialement pour la circonstance. Les vaudevilles sont très bons pour cette semaine. On annonce entre autres un magicien Japonais.

VENDREDI-SAIN

Que tous les vents de Ta colère
Grondent sur leur iniquité,
Au soleil de Ta Majesté
Qui les épargne et les éclaire . . .

Que leur ignoble humanité
Soit l'aigle qu'on abat dans l'air !
Leur âme est une mer polaire :
N'y cherche rien, ô Trinité . . .

Comme des bêtes qu'on égorge,
Qu'ils aient des râles dans la gorge,
Et des chaînes chez Tes maudits,

O Dieu vengeur, ô Dieu sévère :
Puisqu'ils ont ricané, tandis
Qu'on clouait ton Christ au Calvaire.

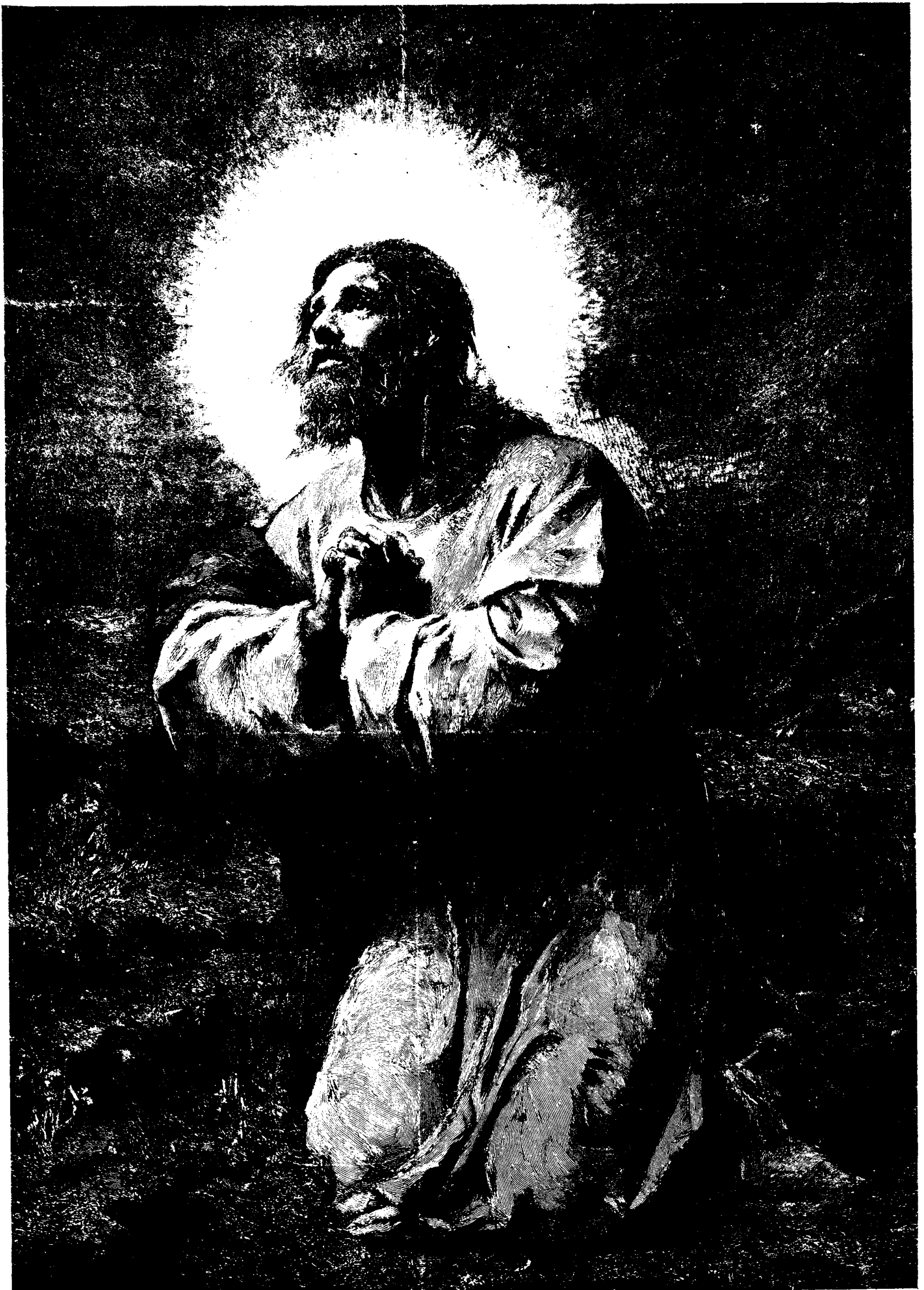
ARTHUR DE BUSSIÈRES.

Montréal, avril 1900.



LA GRANDE SEMAINE.—Le dernier cri de douleur du Christ.—(Tableau de Jean Brunet.)

s une
avant
ieux
endi-
pa-
t si-
otre
age,
vant
s.
au
ran.
une
rue
ière
lar-
ait.
ait
er-
ège
ait
ent
ue
on.
ait
x.
r-
e-
te
u-
ar
it
y-
e
n
t



LA GRANDE SEMAINE. — Jésus à Gethsémani

FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse.

Devant elle se tient Gustave Turcobal avec une lueur de crapuleuse convoitise dans les yeux.

Il a porté la lâcheté jusqu'à forcer la porte de la chambre virginale d'une jeune fille.

Un moment, tous deux se sont regardés. Puis, tout à coup, le vaurien se jette sur Florence et l'étreint dans ses bras comme la vipère dans ses anneaux visqueux.

Florence, cette fois, laisse échapper un cri étouffé et tombe évanouie.

Ce cri, Baptiste l'a entendu. Il fait entendre un rugissement de bête fauve, bondit sur le misérable et lui administre un coup de poing en pleine poitrine. Le gommeux roule au pied du lit. Le bedeau le ramasse comme il l'eût fait d'un chien galeux, ouvre la croisée et l'envoie pirouetter dans la bourbe en disant :

—Tiens, ordure, va respirer l'air pour te donner du cœur au ventre.

Florence, revenue à elle, se lève avec une agitation fébrile.

—Baptiste, dit-elle, il faut que je vole sur le champ au secours d'Hubert. Il est peut-être encore temps de le sauver... Va atteler... Voici la clef de l'écurie... Ne perds pas une minute... Durant ce temps, je vais aller mettre ma mante et ma coiffe... Vite ! vite !... prends garde que mon père ne te voie...

—Mais, mam'zelle Florence, où voulez-vous t'aller par un temps d'païen comme ça ! Ben sûr que vous allez attraper une congestion cébrale. Dites-moé osque vous voulez t'aller. Si j'peux vous remplacer...

—Non, Baptiste, non ! Ma place est près de celui qui a tout sacrifié pour moi. Une femme qui n'aime pas plus que la vie est indigne de l'amour.

—Eh ben ! dame, puisque vous l'voulez, mam'zelle Florence !

Il enjambe de nouveau la croisée.

Après dix minutes qui paraissent longues comme un siècle à Florence, il revient avec le cheval attelé à un cabriolet.

Florence sort par la fenêtre, afin d'éviter toute rencontre intempestive.

Baptiste tente un dernier effort.

—Mais, mam'zelle, vous y pensez pas ! Partir toute fine seule au milieu d'la nuit et par un temps pareil. C'est pas créquien, ça ! Comment z'allez-vous faire pour traverser le fleuve ?

—Ne crains rien. Je n'aurai qu'à frapper à la cabane de Joe Vincent, qui me connaît. Son grand bac nous transportera facilement de l'autre côté.

Florence presse dans les siennes les mains de l'ami d'Hubert.

—Adieu, mon bon Baptiste !

—Peut-être ne nous rencontrerons-nous jamais plus. Mais quelle que soit la volonté de Dieu, sache que je me rappellerai jusqu'à ma mort tout ce que tu as fait pour moi."

En partant, elle voit son père discutant d'une façon animée avec l'Anglais qui était entré chez lui en même temps que Turcobal. Celui-ci s'était excusé sous le prétexte qu'il était pressé. Prétexte qui avait tourné à sa confusion !

Elle eut le pressentiment qu'elle le quittait pour toujours. Elle lui envoie un baiser de la main en s'écriant :

—Mon père, mon père, fasse le ciel que vous ne

regrettiez pas trop amèrement votre faute, et que vous revoyiez votre fille !

X

TRIOMPHE DANS LA MORT

—N'est-ce pas qu'il fait froid, Fanfan ?

—S'y fait fret, m'sieu Hubert !... Brrr !...

Une neige humide, la première de l'année, tombait depuis le matin. Les chemins étaient devenus impraticables, crottant tous ceux qui osaient s'y aventurer. Le ciel était d'un gris sale, avec des éclaircies ironiques. Les passereaux grelottants et la plume hérissée se réfugiaient dans les chauds greniers, dans les gouttières protectrices, dans un coin de cheminée, un peu partout. Chaque maison avait ses portes closes et ses volets verts fermés.

On aurait dit des charniers au sein d'un cimetière. De temps à autre, on voyait passer un adolescent, un jeune homme, un vieillard armés qui d'un pic, qui d'une fourche, qui d'un gourdin ferré, qui d'un méchant fusil.

Tous se hâtaient.

Dans les chaumières, les femmes et les enfants étaient agenouillés devant le crucifix cloué au mur de bois brut.

A l'aurore, un patriote était arrivé à Saint-Denis à bride abattue, annonçant que le colonel Gore, parti de Sorel avec un corps d'infanterie et de cavalerie, se dirigeait sur Saint-Charles.

A cette nouvelle, le Dr Nelson se rend à l'auberge du Lion d'Or, demande Hubert et lui dit à brûle-pourpoint :

—Bientôt les Anglais du colonel Gore seront ici. S'ils veulent continuer leur route, ils devront nous passer sur le corps.

—C'est bien, docteur, nous serons prêts. Vous commanderez à des hommes dignes de vous.

Hubert n'était pas un dévot, un de ces rongeurs de balustres qui passent la moitié de leur vie dans un banc d'église et l'autre partie à débâter contre leur prochain. Mais, après avoir appris cette nouvelle, il avait communiqué. C'est ce qu'il faisait dans toutes les actions décisives de sa vie.

Le jeune homme sort à la suite du docteur. Il frappe à toutes les portes.

—Armez-vous, dit-il aux paysans sur le qui-vive. Rendez-vous en face de l'église.

—Mais nous n'avons pas de fusils, pas de pistolets, pas de...

—Morbleu ! vous avez vos fourches, vous avez vos arbres. Un solide bâton et du courage, c'est tout ce qu'il faut pour anéantir une armée d'Anglais.

Hubert revient à l'auberge du Lion d'Or. Il y trouve tout le monde en larmes, excepté le vieux Prunel et Fanfan.

—Allons, mes bons amis, ne pleurez pas. Nous aurons bientôt raison de ces chiens d'Anglais !

—Dieu vous entende, dit la pauvre Alice en levant vers lui ses yeux pleins de larmes.

—Je t'en supplie, ne pleure pas ainsi ; tu me fais de la peine dit Hubert en passant sa main à travers les tresses soyeuses de la prime-sautière Alice.

Il monte à sa chambre, et détache du mur une longue épée que l'aubergiste avait mise à sa disposition.

—Enfin, le moment est venu d'agir, Dieu veuille

que je sois utile à quelque chose. Mieux vaut une mort glorieuse qu'une vie oisive aux côtés de la fille d'un traître.

—Adieu, Florence ! Je te reverrai au ciel. Si je meurs, c'est que je n'aurai pas voulu sacrifier l'amour de la patrie à l'amour d'une femme.

—S'il est écrit que je dois mourir aujourd'hui, au moins j'aurai la consolation de terminer mes jours comme un homme et non comme une vieille nonagénaire au milieu de son lit.

—Et pourquoi regretterais-je la vie ?

—Ma mère ?

—Dieu y pourra, Lui qui ne laisse pas les petits oiseaux sans père, lui qui fait vivre l'humble brin d'herbe, reposez sur elle son œil bienveillant.

—Florence ?

—Ah oui ! Florence : j'aurais été bien heureux, avec elle, trop heureux, Dieu ne l'a pas voulu, que sa volonté soit faite et non la mienne !

—Ah ! poètes, pourquoi avoir tant et si bien écrit pour nous faire regretter la vie ? La vie, théâtre d'opéra bouffe où l'on joue son petit rôle avec plus ou moins de succès et où l'on ne se montre réellement soi que dans les coulisses ! Trône ridicule où l'on nous proclame roi, où l'on nous donne de grands coups d'encensoir jusqu'à ce que l'on soit à demi suffoqué par cette opaque fumée d'encens !

—A peine avons-nous le dos tourné, on s'amuse de nous à gogo, on nous déchire à belles dents. Rien de plus commun que les protestations d'amour, d'amitié ; rien de plus rare que l'amour, l'amitié. Le pauvre méprise le riche, le riche méprise le pauvre ; la mort arrive, c'est la délivrance, c'est la réalité. Qu'importe que nous nous rendions au port à cheval sur'une épave ou à bord d'un navire couvert de pourpre et traîné par des nymphes à la peau blanche comme le lait et et aux yeux doux comme l'amande ? Qu'importe, pourvu que nous atteignons le port sains et saufs ?

—Mais entre la naissance et la mort, il y a le mariage, dont l'heureux développement est aussi rare que la tige de blé d'or au milieu d'un champ de genêts et de ronces. Le mariage, c'est... Mais quel est ce livre, la seule chose que je n'avais pas remarquée dans cette chambre ?

Hubert prit sur une étagère, en noyer peint, un livre dont la couverture aux angles rongés portait en gros caractères : *La Sainte Bible*.

L'ouvrant au hasard, il lut sur une page jaunie et noircie par les ans : *Proverbes, chap. XXXI. Eloge de la femme vertueuse :*

—Qui est-ce qui trouvera une femme vertueuse ? Car son prix surpasse beaucoup celui des perles.

—Le cœur de son mari s'assure en elle, et il ne manquera point de dépouilles.

—Elle lui fera du bien tous les jours de sa vie, et jamais de mal.

—Elle cherche de la laine et du lin, et elle fait de ses mains ce qu'elle veut.

—Elle est semblable aux navires d'un marchand, et elle amène son pain de loin.

—Elle se lève lorsqu'il est encore nuit, et elle distribue l'ordinaire de sa maison et la tâche à ses servantes.

—Elle considère un champ et l'acquiert, et elle plante la vigne du fruit de ses mains.

—Elle ceint ses reins de force, et elle fortifie ses bras.

—Elle éprouve que son trafic est bon ; sa lampe ne s'éteint point pendant la nuit.

—Elle met ses mains au fuseau, et ses mains tiennent la quenouille.

—Elle étend sa main à l'affligé, et avance ses mains au nécessiteux.

—Elle ne craint point la neige pour sa famille, car toute sa famille est vêtue de vêtements doubles.

—Elle se fait des tours de lit ; le fin lin et l'écarlate sont ce dont elle s'habille.

—Son mari est reconnu dans les portes, quand il est assis avec les anciens du pays.

—Elle fait du linge et le vend ; et des ceintures qu'elle donne au marchand.

—La force et la magnificence sont son vêtement, et elle rit du jour à venir.

" Elle ouvre sa bouche avec sagesse, et la loi de bonté est sur sa langue.

" Elle examine le pain de sa maison et elle ne mange point le pain de la paresse.

" Ses enfants se lèvent, et la disent bienheureuse ; son mari aussi, et il la loue, et dit :

" Plusieurs filles se sont conduites vertueusement ; mais tu les surpasses toutes.

" La grâce trompe, et la beauté s'évanouit ; mais la femme qui craint l'Éternel est celle qui sera louée.

" Donnez-lui les fruits de ses mains et que ses œuvres la louent dans les portes."

—Hum ! réfléchit Hubert, en levant les épaules avec mépris, je serais curieux de savoir combien de femmes seraient en droit de contempler leur image dans ce petit chef-d'œuvre. Cette femme, aujourd'hui a été reléguée sur les arides rivages de l'Utopie.

Cependant, je parierais ma tête que Florence est la femme dont parlent les Proverbes. Mais continuons : cette lecture m'intéresse. On m'attendra bien un peu, en bas. Qu'est ceci ? *Ecclésiaste*, chapitre VII :

" Et j'ai trouvé qu'une femme qui est comme un piège, et dont le cœur est comme des filets, et les mains comme des liens, est une chose plus amère que la mort ; celui qui est agréable en Dieu en échappera ; mais le pécheur y sera pris.

" J'ai bien trouvé un homme entre mille, mais non pas une femme entre elles toutes."

—Voilà qui se passe de commentaires ! déclara Hubert en riant. J'espère donc que je serai assez agréable à Dieu pour échapper à cette calamité, excepté... ah ! à quoi bon ?

" Maintenant, vite, je tiens à assister au commencement et à la fin de la tragédie ou de la comédie, peu importe, pourvu que j'y sois."

Il redescend, et voit toute la famille en pleurs. Posant la main sur l'épaule du vieillard :

—Ne prolongez pas, de grâce, une scène qui me torture l'âme.

Il ouvre la porte. Un tourbillon de neige et de pluie vient lui fouetter le visage.

Alice, les joues baignées de larmes d'ange, s'élançait dans ses bras et dépose sur ses lèvres un baiser brûlant.

—Adieu, M. Hubert, que le baiser d'une jeune Canadienne, qui aime bien son pays, vous accompagne !

C'en est trop pour Hubert. Il dérobe un pleur qui vient de mouiller sa paupière et se sauve suivi du vieillard et de son fils.

Devant l'église, tous étaient rassemblés. On eût dit une troupe de chouans sortis de leurs tombeaux.

(A suivre)

" L'AIGLON "

Une strophe immortelle l'a chanté, et c'est là qu'un jeune et grand poète est allé chercher le titre d'un autre chef-d'œuvre.

Un soir, l'aigle planait aux voûtes éternelles
Quand un grand coup de vent lui cassa les deux ailes,
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon.
Tous alors, sur son nid, fondirent plein de joie :
Chacun, selon ses dents, se partagea la proie ;
L'Angleterre prit l'Aigle et l'Autriche l'Aiglon.

C'est sous ce nom que le fils du grand empereur est désormais entré dans l'histoire. Celui que les Autrichiens avaient affublé du titre de duc de Reichstadt quand son père l'avait orgueilleusement baptisé " roi de Rome ", devait, après Victor Hugo, tenter au poète de l'envergure d'Edmond Rostand. Les historiens feront bien de renoncer à écrire jamais une page définitive sur cette pâle silhouette de l'époque napoléenne. L'aiglon est une figure de légende : effacée dans l'encadrement d'un livre, elle doit, au théâtre, forcément grandir.

Tout est dramatique, en effet, dans la vie de ce jeune prince, victime d'une impériale destinée. Le jour où, sous l'assaut d'une formidable coalition européenne, l'Empire croule, le sort du roi de Rome est fixé. Les Anglais emporteront l'aigle dans la cage de Sainte-Hélène ; les Autrichiens

étoufferont l'aiglon dans les palais dorés de Vienne et de Schoenbrunn.

Et je me demande quels furent les plus lâches, de ceux qui firent expier par l'exil au grand empereur d'inoubliables victoires, ou de ceux qui, par crainte de l'avenir, peu à peu, sous les honneurs et dans l'enveloppement d'hypocrites tendresses, assassinèrent un enfant.

Le martyr moral du duc de Reichstadt commence à l'abdication de Fontainebleau. Sa mère qui n'a jamais aimé l'empereur, — d'irréfutables documents l'attestent, — emmène son jeune fils au pays de ses nostalgies. Là-bas, une sévère consigne est partout donnée : il ne faut pas que l'enfant se rappelle le père et promène ses regrets ou ses espérances aux fêtes de la cour. Le souvenir n'est pas encore perdu, en effet, de l'aigle qui " de clocher en clocher est venu se poser sur les tours de Notre-Dame " ; il est nécessaire d'enlever à l'aiglon toute idée de retour. Pour cela, on ne lui rognera pas les ailes ; il suffira de l'étioler en serre chaude, loin de tout ce qui pourrait lui parler du passé. D'abord, il n'y a plus de " roi de Rome " ; François II, le grand-père, fera un duché d'une ancienne seigneurie et créera le duc de Reichstadt. Le



Le duc de Reichstadt

titre est moins ambitieux que l'autre ; et puis, il n'est plus d'origine suspecte. Peu à peu, les amis d'autrefois s'en vont ; des figures étrangères les remplacent. Il n'y a plus Marchand, Sufflot, de Menneval ; tous ces vieux camarades des temps glorieux ont repris le chemin de la France, car M. de Metternich se méfiait d'eux. Mais de jeunes et brillants officiers sont là, chargés d'une mission difficile. Il s'agit de faire oublier au duc de Reichstadt la patrie perdue.

Puisqu'il est jeune et beau, " qu'il monte bien à cheval avec beaucoup de grâce ", on lui fera une vie de plaisir. On ne veut plus de mélancolie dans ce regard doux mais parfois rêveur. Que Napoléon disparaisse pour faire place au descendant des Habsbourg !

C'est ainsi que se prolongea jusqu'au 12 août 1832 le martyre savamment et perfidement organisé. Le duc de Reichstadt meurt avant d'avoir vingt-deux ans, dans la chambre même, à Schoenbrunn, où avait dormi son père triomphant. Il meurt d'un mal resté mystérieux, et c'est ici que la légende a pris la place de l'histoire. Les actes officiels parlent d'une cruelle phtisie ; les documents secrets indiquent une autre cause. On y voit passer une vision de femme jeune et belle qui, à la dernière heure, bercera son agonie.

Qu'importe, après tout, la nature du mal qui faucha cette frêle tige poussée au grand chêne impérial ! Il me semble que l'histoire du roi de Rome perdrait sa touchante poésie si jamais nous savions toute la vérité.

CH. FORMENTIN.

PRIMES DU MOIS DE MARS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois de MARS, qui a eu lieu samedi le 7 avril, a donné le résultat suivant :

1 ^{ER} PRIX	No	17,211	\$50.00
2 ^e	No	36,043	25.00
3 ^e	No	427	15.00
4 ^e	No	25,929	10.00
5 ^e	No	48,132	5.00
6 ^e	No	645	4.00
7 ^e	No	15,216	3.00
8 ^e	No	984	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

190	9,516	14,727	22,563	30,341	36,598	42,963
1,169	10,146	15,894	22,814	30,805	37,129	43,146
1,350	10,327	16,342	23,016	31,228	37,517	43,517
1,782	11,114	17,765	23,524	31,433	38,930	43,720
2,549	11,429	18,387	24,238	32,120	39,418	44,156
2,810	11,730	19,124	24,712	32,414	40,124	44,209
3,137	12,241	20,011	25,118	32,627	40,836	44,716
3,924	12,482	20,319	26,897	32,915	41,271	45,164
4,085	12,853	20,767	27,572	33,121	41,507	46,531
5,989	13,015	21,260	28,190	34,161	41,923	47,162
6,735	13,591	21,942	29,245	34,712	42,372	48,423
7,421	14,105	22,121	30,110	35,383	42,715	49,128
8,142	14,351					

N. B. — Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MARS, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béliand, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

UN REMEDE QUI GUERIT

Les journaux sont remplis d'annonces recommandant des remèdes qui doivent, d'après leurs inventeurs, guérir tous les maux. Et quand on en fait l'essai, on gaspille son argent sans qu'on obtienne le moindre soulagement. Il faut donc qu'un remède pour être efficace soit composé par un homme de l'art, connaissant parfaitement la maladie contre laquelle ce remède est employé. Tel est le cas du *Régulateur de la Santé de la Femme* et des *Female Plasters* du Dr Jos. Larivière, découverts en 1885 après des études ardues et des peines inouïes. Ces remèdes sont reconnus infaillibles dans toutes les affections inhérentes au beau sexe. En vente chez tous les bons pharmaciens ou écrire au Dr Jos. Larivière, Mainville R.I., pour lui demander une liste des questions secrètes.

Voici l'épithaphe d'un homme qui fut riche et bien-faisant : Ce que je possédais je l'ai laissé à d'autres ; ce que j'ai dépensé, je l'ai perdu ; ce que j'ai donné est encore à moi.

Bon conseil pour les dames, excepté, bien entendu, pour les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ, qui sont sans défauts.

Un auteur anglais, prétend qu'il est trois choses auxquelles une femme doit et ne doit pas ressembler.

1. Elle doit ressembler à l'escargot qui ne quitte jamais sa maison ; mais elle ne doit pas, comme l'escargot, mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.
2. Elle doit ressembler à l'écho, qui ne parle que si on l'interroge ; mais elle ne doit pas comme l'écho, chercher à avoir toujours le dernier mot.
3. Enfin, elle doit être comme l'horloge de la ville, d'une régularité parfaite ; mais, elle ne doit pas comme l'horloge, se faire entendre de toute la ville

L'ENFANT ET L'ÉTOILE

Un astre luit au ciel et dans l'eau se reflète.
Un homme qui passait dit à l'enfant-poète :
" Toi qui rêves avec des roses dans les mains
Et qui chantes, docile aux hasards des chemins,
Tes vains bonheurs et ta chimérique souffrance,
Dis, entre nous et toi quelle est la différence ?

—Voici, répond l'enfant, lève la tête un peu ;
Voyez-vous cette étoile au lointain du soir bleu ?
—Sans doute !

—Fermes l'œil, la voyez-vous, l'étoile ?
—Non certe."

Alors l'enfant pour qui tout se dévoile
Dit en baissant son front doucement soucieux :
" Moi, je vais la voir encor quand j'ai fermé les yeux."

CATULLE MENDES.

LA BALLE "DUM-DUM"

On sait que dans la guerre actuelle du Transvaal, les Boers ont eu plusieurs fois l'occasion de saisir des convois de munitions destinées aux colonnes anglaises, dans lesquels se trouvaient des balles dites " Dum-Dum "

Comme preuve de cette assertion, un entrefilet explicite du " Petit Bleu " accompagnait récemment la photographie d'un de ces meurtriers projectiles dont la douille portait en exergue : " Cordite Mark II dum-dum ", que l'on avait trouvé sur le champ de bataille de Nicholson's Neck.

Il nous a donc paru fort intéressant et instructif de présenter à nos lecteurs les recherches que nous avons faites sur ces abominables engins de guerre, proscrits par la Convention de Genève, et dont l'armée anglaise, à la réprobation universelle, se sert dans cette guerre inique et injuste.

Or, voici comment cet engin a été imaginé.

Lors de la dernière guerre avec l'Afghanistan, les troupes expéditionnaires anglaises remarquèrent que l'ennemi, malgré les pluies de balles qu'il recevait, n'en continuait pas moins ses charges.

Le fusil d'ordonnance anglais était alors à peu près du même calibre que notre fusil d'infanterie actuel.

Bien plus, un officier supérieur remarqua dans son rapport qu'il avait vu un Afghan entrer dans une ambulance pour se faire soigner de cinq coups de feu ; les balles avaient tout simplement passé à travers le corps sans s'arrêter.

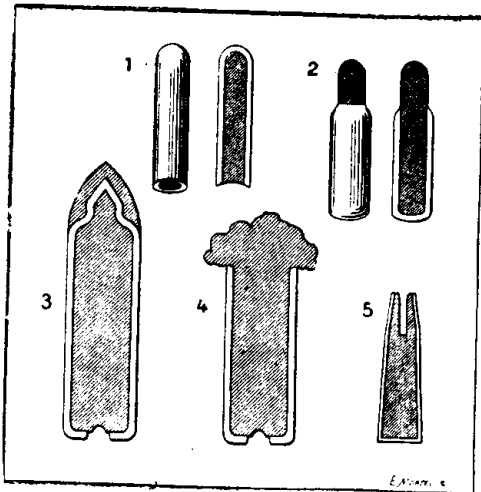


Fig. 1 à 5.—Balles " Dum-Dum " coupées

La balle qui servait à ces troupes se composait, comme le démontre notre figure 1, d'un noyau de plomb recouvert d'un manteau de nickel.

On reconnut donc bien vite que son effet n'était pas " suffisant " puisqu'il ne mettait pas l'ennemi immédiatement hors de combat.

C'est alors qu'on eut l'idée de limer la tête du manteau de nickel, en laissant le noyau de la balle de plomb à nu.

Cette altération, pour minime qu'elle paraisse, produisit des résultats épouvantables, car en s'introduisant dans le corps humain, la balle s'aplatissait en

champignon, éclaboussait même, et ces bavures donnaient les blessures les plus horribles.

On résolut donc de faire fabriquer des balles de ce genre, qui n'auraient un manteau de nickel que jusqu'à la tête, comme le montre la figure 2, à la cartouche de l'État de Dum-Dum-li-Calcutta (Indes orientales) et qui furent employées ensuite " avec un immense succès " dans la guerre d'Égypte. Or, on n'a pas oublié que la Grande-Bretagne a refusé, lors de la Conférence de la paix de la Haye, de retirer ou d'éliminer ces engins de ses arsenaux.

On a donc continué à fabriquer en Angleterre d'abord une balle dont le manteau de nickel était recouvert, à son extrémité, d'une pointe en plomb (fig. 3 et 4) ; et, celle-ci n'ayant pas donné les résultats voulus, on s'est arrêté au dernier modèle (fig. 5) qui, se confiant, devient creuse à sa pointe. La charge de la cartouche, au lieu d'être de poudre, est de cordite, — explosif des plus efficaces.

Cette balle n° 5, par cela même que le manteau de nickel arrive jusqu'à son sommet, ne s'aplatit pas autant que celles décrites aux figures 2, 3 et 4 ; toutefois les blessures qu'elle cause sont excessivement dangereuses, car dès son entrée dans un corps mou et gras, comme le corps humain, elle se perle de bavures, tandis qu'elle coupe sans éclaboussure un corps dur, tel que l'os.

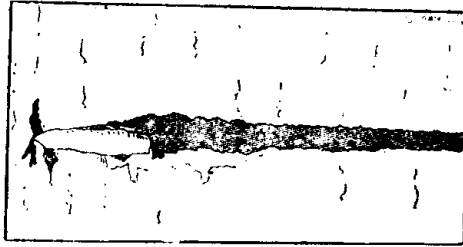


Fig. 6. et 7.—Blessures faites dans le corps humain par une balle ordinaire et par une balle " Dum-Dum "



Je termine ces quelques détails en donnant deux dessins, montrant le canal de la blessure faite par une balle ordinaire (fig. 6), et en juxtaposant le canal de la blessure faite par une balle " Dum-Dum " dans le corps humain (fig. 7).

Dans les deux cas la direction du projectile est de gauche à droite.

On se rendra facilement compte des ravages effrayants que peut causer une blessure de cette sorte dans le tissu humain. Espérons que l'homme s'arrêtera dans ce genre de recherches ne visant qu'à sa propre destruction, et qu'élevant son âme et son génie vers de plus nobles buts il cherchera, au contraire, à améliorer son sort et celui de ses semblables, mettant à profit l'éternelle maxime :

" Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-mêmes ! "

BARON GRIVOT DE GRANDCOURT.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris. Spécimen gratuit sur demande.

Décidément la jupe courte a vécu, sauf pour les costumes tailleur et encore ceux-ci se font-ils plus longs que le printemps précédent, dépassant la terre de 10 c. au moins. Ces costumes sont charmants. Très sobres de garniture, dans tous les tons bleutés ou blondis, souvent assortis aux nuances de cheveux des blondes, à peine ornés d'une étroite bande de drap plusieurs fois piquée, ils ont une allure jeune et pimpante.

La jupe est collante devant, à tablier étroit, montée en arrière par une série de plis, piqués sur 4½ pouces, seulement, comme un petit éventail. Cela donne juste ce qu'il faut d'ampleur. La petite jaquette à basque courte, sans fente dans le dos, est légèrement entr'ouverte des côtés et ferme devant, sans croiser sur toute la longueur, ne laissant comme ouverture que l'échancrure du revers rabattu, semblable au revers des vestons d'homme. Cela suffit à laisser voir une chemisette plissée et une petite cra-

vate. C'est sobre et pratique. C'est bien le costume élégant par sa forme simple et sa discrétion même qui convient aux visites à la grande Exposition, costume habillé quoique tailleur parce qu'on le fait en beau drap. Sous le col de toile rabattu ou de fine batiste ajourée de valenciennes on passe la cravate de soie blanche à nœud marin. Avec des gants blancs, des bottines vernies et une petite toque de paille de la couleur du costume, garnie d'un oiseau aux ailes éployées, une jeune femme ou jeune fille pourra sortir sans craindre la moindre critique. Tout le monde ne pourra que s'accorder à la trouver fort bien habillée. Mais revenons aux jupes. Les jupes de robes habillées se font à trains comme nous l'avons déjà dit. Les jupes des robes qu'on porte constamment, mais qui ne procèdent pas de la façon tailleur se coupent assez longues derrière, ce qui oblige à les relever, même par le plus joli temps du monde.

Dans les nouveaux modèles, beaucoup de robes unies, c'est à dire sans tuniques réelles ou simulées ; d'autres, à longues tuniques de drap souple aussi souple que du fin cachemire, se relevant par une agrafe de côté sur une jupe de faille à grosses fleurs tissées, appliquées de Bruxelles.

Dans les nuances nouvelles, nous citerons un rose vif et cependant doux dans sa tonalité foncée et qui peut se porter dans la rue, des bleus, turquoise défail-

lante, ce qui leur enlève leur éclat, des blancs violets et des verts lotus. Parlons aussi des tissus nouveaux. Voici d'abord les voiles unis ou brodés, les taffetas imprimés, des grenadines brodées de chenille, des mille raies, gaze et soie et toutes les adorables étoffes ajourées et perforées, si fines et si légères qu'on dirait des vapeurs, flottant sur la soie du transparent. Ce sont les tissus qui seront froncés à la taille jusqu'au devant où on laissera, non froncé, seulement la largeur du tablier. Ces fronces nous ramènent au style Louis XVI qui se complète si bien par le fichu et le mantelet Trianon. Nons en reparlerons. La vraie nouveauté de la saison d'été sera le taffetas brodé sur fond plein et le taffetas brodé ajouré se découpant sur du tulle ou de la mousseline blanche. On voit d'ici à quelles combinaisons de nuances on peut se livrer et quels effets on peut obtenir pour des robes habillées de jour et de soir.

Avec la robe froncée, le boléro a beaucoup d'élégance ; le boléro un peu long, bien ajusté, à manches demi-longues, garnies de dentelle en jabot. Devant, chemisette plissée à double jabot de dentelle fermant par un pli de lingerie et des boutons " style nouveau " en deux ors, représentant des sujets symboliques comme l'exige la mode en ce moment. Pour les personnes qui n'aiment pas le boléro, on fait de ravissantes vestes à basques Louis XV qui se portent libres devant sur une chemisette souple. Cela permet d'user des jupes qui n'ont plus de corsage. Cette petite veste va surtout fort bien avec les jupes de mousseline de soie et de dentelle.

Pour finir nous signalerons de petits chapeaux très seyants, se portant un peu en arrière, en paille souple, assez haut du fond et très mouvementés des bords. Plus de relevé derrière, le bord s'abaisse sur le chignon, par conséquent, plus de garnitures en cache-peigne. Devant, ce sont les cheveux, coiffés en aureole, qui remplissent le vide causé par le bord relevé.

BLANCHE DE GÉRY

Tout change sans cesse ; les choses ne se fixent que dans le souvenir, et la mémoire elle-même est fugitive.—E. MARBEAU.

L'HOSTIE ET LES POISSONS

Dans un petit village du royaume de Valence, en Espagne, les touristes peuvent voir dans le ciborium de l'église une très ancienne et très curieuse peinture représentant deux poissons qui portent une hostie et au-dessus se lit cet ancien distique :

Quis divina neget Panis Mysteria : quando
Muto etiam piscis predicat ore Fidem ?
Qui niera de ce Pain l'adorable Mystère.
Quand un poisson muet nous en prêche la Foi ?

Voici quelle en est l'origine. C'était en 1348. Le curé d'Alboraya, allant porter le saint Viatique à un malade, avait à traverser un ruisseau gonflé par des pluies abondantes. Son pied ayant glissé il laissa échapper le ciboire où étaient les deux Hosties. Il courut à Almazera, village voisin, et aussitôt on s'empressa de l'aider à retrouver le précieux trésor. Après de pénibles recherches, voici qu'enfin l'on découvre le ciboire, mais il était ouvert et vide. La consternation est générale ; on prie et on se lamente. Cependant quelques pêcheurs, qui n'ont pas renoncé à l'espoir, sont retournés sur le bord du ruisseau et avec angoisse ils interrogent la nappe limpide et muette qui garde le trésor, et ils s'apprentent à tenter un dernier effort pour le lui arracher. Tout à coup, ô merveille ! ils voient apparaître à fleur d'eau deux poissons qui nagent allègrement, la tête en l'air. Bientôt ils distinguent dans leur bouche deux Hosties qu'ils maintiennent hors de l'eau et qu'ils apportent au rivage. Le miracle est évident. On s'empresse. Les deux poissons sont immobiles, tout près du bord, attendant sans doute qu'on les décharge de leur précieux fardeau. Le prêtre, revêtu des ornements sacrés qu'on est allé quérir en hâte, s'approche du ruisseau ; les poissons s'avancent au-devant de lui et lui offrent les deux Hosties que l'on retrouve entières, saines et parfaitement sèches, bien qu'elles eussent séjourné pendant plusieurs heures dans l'eau. Le Saint Sacrement est rapporté en grand honneur dans l'église d'Alboraya où les Hosties miraculeuses sont conservées sans corruption et où l'on ne cesse de les vénérer. Quant à l'église d'Almazera, elle reçoit le ciboire en souvenir du miracle et les habitants en perpétuent la mémoire par la peinture du ciborium.

“ Qui niera de ce pain l'adorable mystère, quand un poisson muet nous en prêche la foi ? ”
La foi, ce n'est pas seulement à l'incrédule qui nie, au sceptique qui doute que ces poissons la prêchent. La foi, elle doit animer toutes les actions du fidèle qui communie. Croire que Jésus-Christ est là, présent dans son sacrement d'amour, ce n'est point assez. Qu'est la foi sans les actes ? La foi en nous doit être agissante ; elle doit imprégner notre vie et lui imprimer un cachet qui la différencie de la vie du chrétien qui ne connaît point ou plus le chemin de la Table Sainte. Elle doit nous inspirer un profond respect pour la maison du Seigneur, respect qui se témoigne à l'extérieur, dès que nous entrons dans une église. Le respect s'étendra à tout ce qui touche le corps sacré de Notre-Seigneur, et particulièrement aux tabernacles vivants dans lesquels il daigne descendre.
La foi nous inspirera le respect des âmes, l'horreur du péché, la crainte du scandale, la vigilance sur nous-mêmes, l'amour de l'enfance pure et la vénération pour les ministres du sacrement de l'Eucharistie. Elle nous rendra ingénieux pour contribuer à la décoration des tabernacles et à l'ornementation des autels. Elle nous attirera vers le divin Solitaire et provoquera en nous le désir de venir souvent le visiter et la généreuse pensée de lui donner, avec nos adorations, celles de tous ceux qui dépendent de nous.

MONDANITÉS

Une jeune fille qui ne veut pas danser avec l'homme qui l'invite doit répondre : “ Je vous remercie, mais je suis fatiguée ”. Et il lui faut s'abstenir de danser avec un autre cette danse qu'elle vient de refuser.

Si elle ne refuse que pour avoir accepté une invitation qui a précédé celle qu'on lui fait, elle dit : “ Je vous remercie, mais je suis invitée. ”

Pour répondre affirmativement à une invitation à danser, il n'y a pas d'autre réponse à faire que : “ Oui, Monsieur. ”

Quand son cavalier la ramène à sa place après la danse, une femme n'a pas à le remercier. C'est lui qui la remercie en la saluant et elle n'a qu'à s'incliner gracieusement.

* * * *

Je trouve que c'est un peu attenter à la liberté des gens que de les photographier sans leur en demander la permission. A mon avis, une jeune fille, une femme fait preuve d'un peu trop de désinvolture en braquant dans la rue son objectif sur un groupe de personnes... Celles-ci ne tiennent peut-être pas du tout à enrichir sa collection de clichés.

On ferait donc mieux de ne photographier que des paysages, des amis, des gens qui en seraient bien aises ou qui y consentiraient simplement.

* * * *

On assure, que le choix du parfum décèle le caractère. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans cette affirmation. Notre nature intérieure se trahit par mille signes extérieures.

Ceux qui aiment la senteur du cyclamen et cette jolie fleur elle-même, me paraissent devoir être classés parmi les personnes de goûts raffinés.

Une foliole de plus ne peut ajouter aucune vertu au trèfle anormal. Quatre ou cinq feuilles ne lui donnent pas une propriété différente comme amulette. Il ne faut pas attacher trop d'importance à ces superstitions. Il vaut même mieux ne pas en attacher du tout, et ne considérer toutes ces croyances que comme des souvenirs jolis et gracieux légués par nos ancêtres, qui avaient des raisons, eux, pour être plus crédules que nous. Cette foi naïve qu'il mettaient en une herbe, une pierre, etc., ne doit pas nous les faire considérer avec mépris au point de vue intellectuel ; ils nous frayaient la route au milieu des erreurs qu'on reconnaissait peu à peu, ils nous conduisaient à la science lumineuse.

PROPOS DU DOCTEUR

LES BOUCLES D'OREILLES

Je ne sais quel est le sauvage qui a eu le premier l'idée de mutiler l'oreille des femmes pour y accrocher un morceau de caillou brillant, mais je ne lui fais pas compliment sur sa découverte. J'aime mieux pour ma part les anneaux que les négresses se passent dans le nez ; au moins plantés en pleine devanture de la face, ils ont le courage de leur opinion, tandis que les boucles d'oreilles ont l'air de se cacher sur les bas côtés du visage.

Donc je n'aime pas les boucles d'oreilles, et je le dis,

LOGIQUE IMPLACABLE



— Dis donc, tante Céleste, tu disais l'autre jour que les enfants ne peuvent pas faire ce que font les parents, tandis que les parents peuvent faire ce que font les enfants ! Tu es toujours du même avis ?

je le crie même à la face de l'univers ; mais je respecte l'opinion du voisin s'il a plaisir à contempler cet ornement. Pour porter des boucles d'oreilles, il n'est pas besoin de se faire trouser l'oreille. Les bijoutiers sont gens de ressources et ont trouvé mille moyens de suspendre aux oreilles des choses dorées qui pendent : vis à pression, chaînes, écrous, ceci passe encore ; mais la transfixion de l'oreille par un instrument pointu, voilà qui est barbare, sans compter que cette petite opération est souvent suivie d'hémorragie, d'érysipèle, d'éruptions plus ou moins appétissantes. En tout cas il faut qu'elle soit pratiquée avec les soins dont s'entoure aujourd'hui le chirurgien pour les plus petites opérations. Désinfection de la peau, désinfection des instruments. Mais franchement, il y a assez de place dans les cheveux, autour du cou, autour de la ceinture, sur le corsage autour du poignet, autour des dix doigts des mains et au besoin des dix orteils pour qu'on puisse s'abstenir de loger encore de la quincaillerie à l'extrémité des oreilles.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIPE

Sur mes huit pieds, je fais tapage musical.
En moi tu trouveras sans peine un phénomène,
Qui ravage, détruit et fait beaucoup de mal ;
Certain métalloïde ; une cité chrétienne ;
Un volume ; un métal ; puis un siège royal ;
Où s'arrête ton champ ; où s'arrête la vie ;
L'endroit où l'on repose, après qu'elle est finie ;
Une ville d'Afrique ; un cycle sidéral ;
Enfin, blanche, je brille au grand jour nuptial.

CHARADE

Coiffure, le premier ;
Un comité, le dernier ;
Tragédie est l'entier.

VERS A RECONSTRUIRE

Ici-bas tout a même destinée, hélas ! l'un dans un jour passe, dans une année l'autre, et au même et seul port nous abordons tous. Tout ce qui vit suit ainsi une commune loi, fortune orgueilleuse, misère méprisée, à la mort tout vient aboutir.

QUESTION-CALEMBOUR

Quelle ressemblance y a-t-il entre une bretelle et l'Equateur, et pourquoi les Carthaginois portaient-ils des gants ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 831

Enigme. — Mode.

Qui s'aguerrit contre les accidents de la vie commune n'a point à grossir son courage pour être soldat. — MONTAIGNE.



— Mais oui ; où veux tu en venir, polisson !...
— Eh ! bien, fais donc ça, tante Céleste !...

LES "PILULES CARDINALES" DU Dr ED MORIN

Ont été expérimentées par le peuple qui, maintenant, ne veut que ces Pilules et aucune autre.

Prenez-les pour pàleur, faiblesse féminine, maigreur, etc., etc. Se vendent partout.

— Pour la production du lait, il n'y a pas de meilleure racine que les carottes. On doit en donner de quinze à vingt livres par jour.

— Visitez au plus tôt notre verger et notre jardin; enlevons avec soin la neige qui menacerait d'écraser les arbres et les arbustes. Un peu de cendre, ou de sable à défaut de cendre, jeté à la main sur et autour des arbres, fait fondre la neige plus vite dans les endroits où il y en a trop.

LA CONSUMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales, la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison, rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse, et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Pousse par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce Journal, W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

VICTOIRE COMPLETE

Le croup, les affections de la gorge et des poumons trouvent un adversaire victorieux dans le Baume Rhumal.

LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

Economisez un centin par jour et inscrivez-vous immédiatement à la Caisse Nationale d'Economie. Après vingt ans de présence à cette société vous êtes assuré de recevoir une rente annuelle de plusieurs centaines de dollars, le reste de vos jours.

Demandez les prospectus au bureau principal, au Monument National, Montréal, Arthur Gagnon, Sec. Trés.

DECOUVERTE D'UN GRAND PRIX "VIN MORIN CRESOPHATES"

Remède sans Rival contre la Toux, Grippe, Coqueluche, Bronchite, Tuberculose et Consommation. Cette préparation est prescrite par les meilleurs médecins du pays. Méfiez-vous des imitations, elles ne valent rien et peuvent être parfois dangereuses. Se vend partout.

De Victoire en Victoire

Madame EDOUARD BERGERON

De St-Romuald

Guérie de Faiblesse par l'Unique Emploi

... DES ...

"Pilules Cardinales"

Du Dr ED. MORIN

Les guérisons nombreuses de maladies souvent déclarées incurables, par d'habiles médecins, qu'opèrent tous les jours les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. MORIN, sont autant de victoires éclatantes remportées sur l'ennemi de la santé des femmes et jeunes filles, Faiblesse, Pâles couleurs, Anémie, Sang aqueux, Fonctionnement défectueux du Foie ou des Reins, Digestions impossibles, Constipations persistantes, Etc., Etc.

Madame Edouard Bergeron, de St-Romuald, nous racontait: J'ai souffert longtemps de grande Faiblesse qui m'éloignait de tous mes travaux, même les plus légers. Je dormais peu et mangeais encore moins. J'étais pâle et mélancolique, ne voyant l'ave-

nir qu'à travers un sombre voile! J'étais bien résignée à mon triste sort, ce, en fait je cherchais sans cesse, mais en vain, le remède à mon mal.

Je pris un grand nombre de Toniques sans en retirer aucun effet durable. Il ne m'en restait plus qu'un seul à essayer, les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. MORIN, ce que je fis bientôt, avisée par une de mes bonnes amies.

Quelques boîtes me prouvèrent amplement l'efficacité de cette préparation magistrale.

Je me fais un devoir de recommander aux femmes et jeunes filles, pâles et anémiques, les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. MORIN.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIFS BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

Les Pilules de Longue Vie rendent la force aux hommes pâles et faibles. Ces pilules sont en vente dans toutes les pharmacies à 50 cents la boîte, six boîtes pour \$2.50

La Banque d'Epargne

DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de cette Banque aura lieu à son bureau principal, 176, rue Saint-Jacques, MARDI, LE 1er MAI PROCHAIN, à 1 heure p. m., pour la perception du rapport annuel et autres états et l'élection des directeurs.

Par ordre du bureau des Directeurs.

HY. BARBEAU,
Gérant.

Montréal, 31 mars 1910.

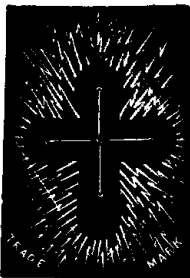
ET ÊTES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,
596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL

La Croix Electrique Diamant

(Diamond Electric Cross)



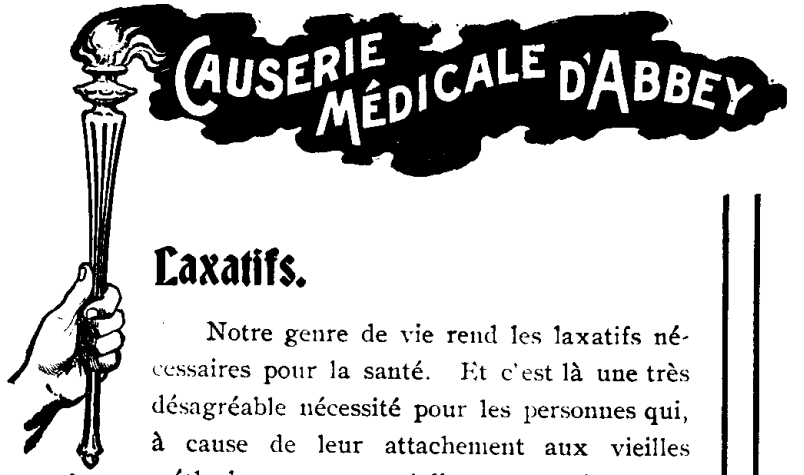
aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche, il y a plusieurs années, et à cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

La Croix Electrique ORNEE de Damants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, tremblement, dépression mentale, faiblesse, insomnie et

toutes les affections du système nerveux, découragement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaque d'épilepsie, danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ceintures électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient en avoir une car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat-poste ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNEE de Damants avec instruction sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

"J'ai enduré des douleurs pendant des années, mais enant je suis parfaitement bien. La Croix électrique, ORNEE de Damants m'a guérie." — CAROLINE M. PETERSEN, Adressée: Richfield, Utah.

THE DIAMOND ELECTRIC CROSS CO.,
309 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.



Laxatifs.

Notre genre de vie rend les laxatifs nécessaires pour la santé. Et c'est là une très désagréable nécessité pour les personnes qui, à cause de leur attachement aux vieilles méthodes, ou parce qu'elles ne connaissent pas les nouvelles découvertes de la science médicale, font usage des anciens remèdes rudes au goût. Ceux-ci peuvent être efficaces, mais les douleurs aiguës de la colique et la forte réaction que l'on ressent après les avoir pris devraient faire penser au patient qu'il doit y avoir quelque chose de plus agréable tout en étant efficace.

Et il y a quelque chose, effectivement.

Abbey's Effervescent Salt est un laxatif doux, agréable au goût et tout à fait efficace. Non seulement il soulage immédiatement les entrailles, mais il les remet dans leur état normal et assure le bon fonctionnement de tous les organes de la digestion.

Comme laxatif, prenez une cuillerée à thé d'Abbey's Effervescent Salt dans un demi-verre d'eau (non glacée.)

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

Trestler, Globensky & Martel,

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine,

Montréal

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - DYSPÉPSIE - MANQUE D' "PETIT FIEVRES - ÉPUISEMENT" avec les PILULES AN. ONIO. Toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS
LE G.T.R.
ET PRÈS
DU C.P.R.

Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain P. ris.

HOMMES FAIBLES

Dans tous les cas d'affaiblissement provenant de débilité, résultat d'excès de l'âge mûr ou d'abus de jeunesse, j'ai trouvé que la meilleure manière d'appliquer le courant électrique consiste à couvrir les régions lombaires, les reins, l'estomac, le foie, la vessie, la prostate et une place en avant, près des organes. C'est le mode d'application de ma



CEINTURE ELECTRIQUE

avec attaches spéciales, pour hommes, un appareil connu et employé dans toutes les parties du monde civilisé.

C'est un traitement populaire parce qu'il donne des résultats. J'annonce cette ceinture depuis vingt-cinq ans — non pas sous sa forme perfectionnée actuelle — et durant cette période je lui ai conquis des centaines de mille amis ; c'est un plaisir de la recommander. Elle supprime l'emploi de drogues qui fatiguent l'estomac et l'empoisonnent.

Elle supprime tous les stimulants, parce que, par sa nature, l'électricité NE PEUT PAS stimuler ; elle doit tonifier et fortifier. Ma ceinture électrique constitue un traitement idéal à la maison. Vous la mettez autour des reins en vous mettant au lit — vous remontez immédiatement le courant — vous l'enlevez le lendemain matin. Mettez-la ainsi pendant deux ou trois mois et rendez-vous compte de votre santé générale. Pas de dissipation, c'est tout ce que je demande.

Venez me consulter gratuitement ou écrivez-moi et demandez mon livre gratuit qui explique tout. Envoyé sous plis cacheté.

DR M. SANDEN,
132 Rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau : 9 à 6. Dimanche, 11 à 1.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau : 9 a. m. à midi, 3 à 5 p. m.
8 à 10 p. m.

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes pourront les voir aux heures indiquées ci haut. Blancs de questions, échantillons Pilules de Longue Vie et notre phanilet sur "La Prolongation de la Vie" envoyés, sur demande. La Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St. Denis Montréal. Ces pilules sont en vente dans toutes les pharmacies à 50 cents la boîte, six boîtes pour \$2.50

CHEZ TOUT LE MONDE

La coqueluche chez les enfants, la bronchite, la grippe chez tous, sont guéris par le Baume Rhumal.

DE TOUS LES TONIQUES EN EXISTENCE

Le "Broma" est incontestablement le seul qui guérissent les maladies du sang et des nerfs.

Prenez-le avec courage et donnez-le à vos jeunes enfants et à vos vieux parents. Se vend partout et rapidement. Essayez-le et vous en serez fort satisfait.

CE QUI EST VRAI

Ceux qui disent que tous les remèdes sont bons ont tort. Le Baume Rhumal seul est vraiment efficace contre les affections de poitrine.

Les Pilules de Longue Vie rendent la force aux femmes et aux enfants pâles et faibles. Ces pilules sont en vente dans toutes les pharmacies à 50 cents la boîte six boîtes pour \$2.50.

POUR COURSES DE CHEVAUX

Un teneur de paris (bookmaker) bien connu sur les Pistes Métropolitaines acceptera des montants de \$100 et au-dessus, pour des fins coopératives. Paiement de plus de 500 pour cent la saison dernière. Ecrire pour les détails : B. P. Boite 1374, New-York.

Supérieure A tous les autres aliments destinés aux petits enfants, La Peptonine



Les rend forts et vigoureux et capables de résister aux nombreuses maladies qui menacent les enfants mal nourris.

Approuvée par la Profession Médicale

La Peptonine est adoptée aujourd'hui par un grand nombre de médecins dans leurs propres familles.

En vente partout : 25c la grande boîte

Gros : F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

Henry Morgan & Co.

Colonial House

Square Phillips

Henry Morgan & Co. attirent l'attention du public sur leur nouveau département de

Tapisseries et Décorations Artistiques pour Maisons

Comprenant, Tapisseries de toutes descriptions et spécialement une superbe collection des plus récentes productions pour la saison prochaine.

L'assortiment est considérable et consiste seulement en dessins nouveaux et en couleurs particulièrement choisies pour un commerce de haute classe, les futurs acheteurs sont priés de considérer les prix, qualités et dessins.

Dessins artistiques et floraux convenables pour chambres à coucher et boudoirs.

Aussi imitations de Chintz et de Satins rayés, prix : de 8c., 10c., 15c., 20c. en montant.

Pour salles à dîner, corridors et librairies : Burlaps, effets canevassés, Tapestry, Maure, Turc, etc., prix 10c., 15c., 20c., 25c. et 35c. par rouleau.

Une visite à ce département est respectueusement sollicitée.

Commandes par la malle exécutées promptement.

Echantillons envoyés et informations données.

Henry Morgan & Co., Montréal.

Argenteries

LECTRICES

Si vous avez des articles tels que couverts, cuillères, fourchettes, pots à l'eau, marinadier, corbeille, huilier, etc., qui ont besoin d'être argentés ou réparés, ou si vous avez parmi vos argenteries d'anciens et précieux souvenirs que vous tenez à garder mais que le temps ou les accidents ont ternis, usés ou déparés, ils seront remis à neuf à des prix raisonnablement bas par

"La Royal Silver Plate Co."

Plaqueurs en Or et en Argent

No 40, côte St-Lambert

Tel. Bell : Main 1387

N. B. — Nous serons toujours prêts à faire des estimés à domicile.

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1603. MARSHMAN, 660

Bureau de Télégraphe Great North Western et C.P.R.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m.

Tel. Bell
Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse immotrice, débité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires : Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez : B. Poste Boîte 187, Montréal, Can
En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis ; B.-E. McGale, 2128 Notre-Dame ; C.-O. Dacler, coin Saint-Denis et Duluth ; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvenient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

—Un maître de danse a calculé que dix-huit valses égalent quatorze milles de marche. Beaucoup de jeunes filles, trop faibles pour descendre à la cuisine, font leurs quatorze milles dans la soirée.

TEMOIGNAGES SPONTANES

La poste apportait l'autre jour aux agents généraux du Vin des Carmes deux lettres de la Baie St Paul qui attestent hautement des merveilleuses propriétés de ce vin de plus en plus populaire. L'une venait de la Supérieure de l'Hospice Ste Anne, l'autre de deux vénérables vieillards. Cet exemple ne saurait trop être imité. Les malades qui ont fait l'expérience de l'excellence du Vin des Carmes sont invités à en informer les agents généraux, M. M. A. Toussaint & Cie, à Québec, en indiquant la maladie dont ils ont été guéris. C'est un service à rendre aux autres malades.

CERTIFICAT NON SOLLICITE

Baie St Paul 24 mars 1901.
Messieurs.—Depuis l'automne dernier, nous faisons usage dans notre communauté de votre excellent Vin des Carmes, et les résultats obtenus nous ont donné entière satisfaction. Aussi je me fais un devoir de le recommander hautement comme un puissant tonique contre la faiblesse et l'anémie.
SEUR MARIE DE JESUS, Supr. de l'Hospice Ste-Anne

CERTIFICAT NON SOLLICITE

Messieurs.—C'est avec plaisir que nous pouvons témoigner que le Vin des Carmes est le remède par excellence contre la faiblesse et l'anémie. Depuis l'automne dernier, nous avons souffert de débilité et de manque d'appétit dû à notre âge avancé. On nous a conseillé de faire usage du Vin des Carmes, et nous pouvons certifier que l'effet qui est résulté pour chacun de nous a été étonnant. Aussi le recommandons-nous fortement à toutes les personnes souffrant comme nous de débilité et de faiblesse générale.

J. B. FORTIN, N. P., Ancien régistrateur, Dame veuve L. GOBELL, (Baie St Paul, Cte de Charlevoix, 23 mars 1900)

GRATIS aux HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755, Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

THE "BEST" LAMPES A GASOLINE
La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.
Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.
Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

A VENDRE PAR The Modern Light
2116 Ste-Catherine, MONTREAL.
Agents demandés.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:
L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREault

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRE.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

TEL. BELL EST 846

Dr Jos. Versailles, L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 395, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

Pôles à Rideaux, tous les genres.
Séchoirs à Rideaux.
Ustensiles de Cuisine, tous genres, Peintures préparées, Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
Escabeaux grands et petits.
Machines à Laver et Tordeurs.
Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER

6 rue St-Laurent.

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

87,593

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec,

MERCREDI, LE 18 AVRIL 1900,

Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de	\$15,000
1 " "	4,000
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	500
5 " "	200
20 " "	60
88 " "	25
100 " "	40
200 " "	20
300 " "	12
500 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 20
100 " "	12
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de	\$ 4
999 " "	4

3,500 Lots valant \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00.

En vente partout

Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préféré des connaisseurs—Fait du plus pur Havane—Supérieur à tous les autres cigares à 10cts.



MAN GHITE

Par MARTHE BERTIN

Mais tante Paule, tandis qu'innocemment elle mettait la tête sous l'aile, on ouvrait en bas les tables de jeu...

De sa vie, Pierre ne s'est tant amusé ! Depuis le réveil sa journée n'a été qu'un éclat de rire, un caquetage joyeux, une course folle au grand air, sous le beau soleil. Ah ! la bonne partie ! pas une ombre au tableau... Foin du conseil de famille ! Le notaire est loin, aussi, le nez dans ses contrats. Peut-on bien être notaire ?... vieil oiseau de mauvais augure, quelle manie le prend de venir ennuyer Guillaume de ses paperasses ?...

On entendrait maintenant une mouche traverser la pièce tout à l'heure si pleine de rires et de cris ; Piogé lui-même est sérieux et ne trouble pas le silence. On joue avec émotion car on joue gros jeu ! Ce Guerche a, ce soir, une chance insolente ; c'est Dubars, (moins en fonds déjà) qui lui paiera le cheval acheté ce matin, à moins que la chance ne tourne...

La roue a tourné ! Maintenant le cheval appartient à Dubars, Guerche a tout reperdu, même sa bête, mise en dernier enjeu.

Pierre ne s'amuse plus du tout... Par un caprice inexplicable il a refusé de jouer, prétendant qu'il jouerait mieux des coups en les jugeant de sang-froid, sans y être pour son compte, mais, quel scrupule le prend tout à coup ?

— Pouah !... fait-il à demi-voix et il s'écarte de la table avec une sorte de dégoût.

Il juge mieux que d'ordinaire, en effet ! Il lui semble indélicat de se dépouiller ainsi, entre camarades, et les idoles, menacées déjà, sont ébranlées de nouveau.

Mais la partie devient plus sérieuse encore et Pierre se rapproche malgré lui. Guerche va se rattraper bien vite, voilà que Guillaume commence à perdre ; il est beau joueur et reste impassible à chaque défaite, mais Pierre le voit pâlir au dernier coup.

Vingt mille francs ! Le notaire n'est plus si loin, Pierre, bouleversé, le voit se dresser devant lui, tel qu'il l'a vu le jour où on a vendu les fermes ; il l'entend encore, l'oiseau de mauvais augure, prêchant ces fameuses réformes qui n'ont jamais été faites, tonnait contre les parasites... Et Guerche est là ce soir, triomphant, et c'est lui qui empoche l'argent de Guillaume, lui prendra-t-il une autre ferme ?

Et les mots de Mme Audran repassent aussi dans son oreille : " Le commencement de la ruine ! " Et voilà toutes les idées noires revenues du même coup !

Mme Audran, qu'avez-vous fait !

Pierre s'amusait tant, autrefois, de soirées comme celles-ci ! Et maintenant... ce soir...

Maintenant c'est fini ! Il lui semble qu'il ne pourra, de sa vie, toucher une carte avec plaisir ; ce soir, ce jeu enragé lui fait peur, lui fait horreur presque autant qu'à vous ! Jamais... depuis le soir de son entrée au collège, jamais Pierre ne s'est senti si malheureux.

Vingt mille francs, et Guillaume continue ; mais il est donc fou ?... Il ne saura donc pas s'arrêter ?...

Et Pierre, à moitié fou lui-même d'impatience et d'inquiétude se glisse tout près de son tuteur :

— Guillaume, fait-il à son oreille... et, malgré lui, sa voix est impérieuse... Guillaume, c'est assez !...

Guillaume tressaute violemment et se retourne avec un geste de colère ; mais, devant cette figure pâle et anxieuse, sa colère tombe, remplacée très vite par un autre sentiment ! La leçon, pour être inconsciente et involontaire, n'en est pas moins donnée... Guillaume

la reçue comme un coup, en plein visage, et le rouge est monté subitement à ses joues ! Sa main tombe sur le bras de Pierre pour le repousser, mais ses yeux se détournent :

— Va-t'en ! fait-il brusquement à voix basse aussi.

Et, sans un mot, Pierre disparaît,

La scène, si pénible qu'elle fût, a été si rapide qu'aucun des joueurs ne l'a surprise ; quelques instants seulement après le départ de Pierre, le grand Piogé, s'apercevant qu'il n'est plus là, déclara l'exemple bon à suivre, et la séance est levée.

Pierre était monté droit dans sa chambre ; il s'y enferma à double tour et se jeta tout habillé sur son lit et, la tête plongée dans l'oreiller, il se mit à pleurer.

Il pleura longtemps, à chaudes larmes, les poings sur ses yeux, comme un bébé, comme il n'avait pas pleuré deux fois dans sa vie peut-être !

Qu'avait-il fait ?... De quel droit... Comment avait-il osé se permettre cela ?...

Il ne se trouvait pas d'excuse ; son inquiétude, ses anxiétés de la soirée, il oubliait tout... Il ne voyait plus maintenant que ce regard de Guillaume, ce regard qui s'était baissé tout à coup devant le sien.

Ah ! pauvre Guillaume !... Il ne lui en voulait pas, certes, de son brusque congé, il sentait trop bien lui-même ce qui avait poussé son tuteur à l'éloigner à ce moment ; c'est parce qu'il le comprenait si bien qu'il maudissait ce qu'il appelait à présent, dans son repentir, sa ridicule intervention, c'est ce qui le faisait pleurer si amèrement, lui qui ne se souvenait pas d'avoir versé une larme depuis la mort de M. Faverge.

Ah ! cette soirée est, pour lui aussi, une leçon ! quelle triste fin pour une si belle journée !

Madame Audran, qu'avez-vous fait ?...

Guillaume ayant conduit son hôte à la chambre préparée pour lui, avait allumé un cigare comme prétexte à une dernière flânerie, et maintenant, rêveur et solitaire, il errait comme une âme en peine, autour des massifs que Clément venait de planter.

Guillaume ne réfléchissait pas souvent (peut-être parce que ses réflexions l'auraient mené trop loin) ; cependant, de même que son pupille, il avait, à l'occasion, ses idées noires, et ce soir elles étaient particulièrement sombres.

Demain il faudrait payer Guerche ; d'avance il se préparait à subir une seconde édition des reproches qu'il avait reçus déjà de son vieux conseiller, dans une circonstance analogue, et cette perspective n'égayait pas sa rêverie ; mais ce n'était pas là le plus dur encore !

Dans un mois il sera tout consolé de la perte de cet argent (d'ici-là, d'ailleurs, il peut le regagner). Dans un mois il aura oublié la semonce, il aura oublié cet embarras momentané. Il a passé par là, déjà, et ne s'en porte pas plus mal ! Le plus dur, ce qu'il ne pourra si vite oublier, c'est l'incident de ce soir !... c'est le sentiment de honte qu'il vient d'éprouver sous le reprode son pupille ; oui, de honte, il se l'avoue franchement à lui-même ! Là, tout seul avec son cigare, il interroge en toute humilité sa conscience de tuteur, et il ne retire aucun agrément de cet entretien. Quand, par hasard, sa conscience se mêle de ses affaires, elle n'y va pas de main morte et use facilement de très gros mots. Elle est plus sévère ce soir que le conseil de famille ne l'a jamais été ; elle ne dit pas : tuteur insouciant, tuteur léger, faible, imprudent. Elle crie bien haut : tuteur indigne ! Ce que le conseil de famille n'a jamais dit.

Qui sait ?... Peut-être tante Paule n'a-t-elle pas si tort dans son opinion... Ce qu'il y a de plus mauvais dans Guillaume, ce sont les camarades !

Il pense longuement à son père, ce père mort trop tôt pour lui, à dit Mme Audran ; il pense au passé, puis à l'avenir, lui qui, d'ordinaire, ne se préoccupe guère que de rendre le présent agréable ; il pense... et c'est une chose singulière, ce souci ne lui est jamais venu depuis qu'il est le tuteur de l'enfant... Il pense à Marguerite Rouvray, cette sœur aînée de Pierre qu'ils ne connaissent ni l'un ni l'autre, et dont les sermons ont si peu d'effet ; il se demande, non sans un certain malaise, quelle opinion elle aurait du tuteur de son frère, si elle avait assisté à la scène de tout à l'heure. Puis il se demande si le conseil de famille l'a mise au courant de leurs anciennes querel-

les, et comment elle juge alors... et ce qu'elle pense de la façon dont il élève Pierre... des exemples qu'il lui donne !...

Le conseil de famille serait-il donc, après tout, dans son droit, quoi qu'en aient pensé le tuteur et le pupille ligüés ensemble contre lui ? Vont-ils être forcés enfin de le reconnaître ?... Mais pourquoi... que leur arrive-t-il ?...

Guillaume n'en a jamais cherché si long ! Pierre encore moins... Jusqu'ici il a pris, sans sourciller sa part de tous les plaisirs, il a eu sa place dans toutes les folies, sans se montrer, si peu que ce fût, scandalisé par les faits et gestes de son entourage... Que s'était-il donc passé tout à coup dans cette tête de gamin et... et que pensait-il lui-même de son tuteur aujourd'hui ?

Ces dernières réflexions n'étaient pas faites pour calmer ses scrupules, pour endormir sa conscience ! Il ne pleura pas, comme pleurerait l'enfant enfermé là-haut dans sa chambre, mais pour lui aussi, cette glorieuse journée finissait misérablement...

Madame Audran, qu'avez-vous fait ?

VI

Pierre et Smoke revenaient des Ormeaux, le service fait, leur voyageur ramené à bon port ; ils rentraient par le plus court chemin, c'est-à-dire par une espèce de sentier, assez bien entretenu, courant à travers champs, et qui venait aboutir à la lisière du petit bois de la Chanterie.

Pierre n'était pas difficile sur le choix des routes ; partout où Smoke pouvait passer, la charrette suivait, franchissant les fossés, roulant dans les ornières, grimpant sur les moellons et la charrette ne versait jamais... c'était encore un principe !

Smoke, de son côté, n'avait pas d'objection contre les mauvais chemins ; on y prenait forcément le pas, son maître le laissait souffler tout à l'aise, et la conversation y gagnait.

Quand le fossé était très profond ou le moellon par trop gros, Pierre devenait encourageant :

— Hardi, Smoke !... Ça y est !...

Bravo, mon vieux !

Et Smoke aurait franchi, tout attelé, des rivières pour entendre son nom prononcé derrière lui de cette façon, par cette voix qu'il aimait.

Ce matin, pourtant, la conversation languissait ; le pauvre Smoke fit des prouesses sans y gagner le moindre éloge ; son maître était distrait, la preuve c'est qu'à l'entrée du bois, où la route devient belle, le terrible fouet resta au repos, ce qui était contraire à tous les principes.

Pierre oubliait de houspiller Smoke, et Smoke, se conformant à sa triste pensée, oublia de prendre le trot ! Ils arrivaient ainsi, cahin-caha, devant la façade principale de la Chanterie, quand, à la grande surprise du poney, Pierre s'anima tout à coup. Un coup de fouet inattendu cingla l'air comme un salut, et la petite charrette s'arrêta brusquement, juste devant le perron.

— Vous allez à Fleury ? criaient en même temps la voix de Pierre, comme cela se trouve ! Je vais vous y conduire.

Mme Audran venait de paraître sur le seuil de la porte, enveloppée d'un grand manteau et voilée mystérieusement, telle que Martel l'avait vue déjà, dans les rues du village.

— Mais, dit-elle, est-ce votre route ?

— Je crois bien ! s'écria Pierre qui tournait précisément le dos à Fleury, pour rentrer aux Fougereux ; c'est toujours mon chemin d'aller au village, vu que j'y ai toujours des commissions pour tout le monde, sans compter les miennes !

Mme Audran avait à la main un paquet de lettres ; elles les glissa dans son fameux sac de velours qui, paraît-il, ne la quittait pas, puis, relevant son voile, elle prit la main que lui tendait Pierre et monta près de lui sans se faire prier davantage.

Ce que voyant, Barbe-Bleue, (de son vraie nom Constance), qui venait de paraître à la porte sur les talons de sa maîtresse, secoua la tête d'un air mécontent et, de son ton grondeur, recommanda à Madame " d'être bien prudente ", recommandation qui sembla

à Pierre se tromper d'adresse, Mme Audran ne devant avoir, de sa place, aucun rapport avec Smoke.

—Madame, d'ailleurs, n'avait pas l'air effrayé le moins du monde, elle paraissait ravie de sa promenade, au contraire ; avec une parfaite liberté d'esprit, elle admirait en même temps Smoke et le paysage, les nuages dans le ciel et les arbres sur la route, disant mille riens et s'interrompant à tout propos pour écouter le chant d'un oiseau, la roue d'un moulin ou simplement pour aspirer à longue haleine l'air pur du matin, et Pierre, de plus en plus satisfait des allures de sa locataire, se disait tout bas "qu'il en ferait quelque chose," que cela plût ou non à la farouche Barbe-Bleue et sentait peu à peu se dissiper sa mélancolie lorsque, justement, Mme Audran parut s'apercevoir qu'il n'était pas dans son assiette.

Une fois ou deux, au début de la course, il avait fait, à une question, bien simple pourtant, une réponse saugrenue ; puis, symptôme plus grave, il avait baillé deux ou trois fois derrière ses gants : aussi tout en causant, et sans en avoir l'air, sa voisine l'avait-elle observé furtivement, à travers ses lunettes noires d'abord, puis enfin, et pour plus de sûreté, sans ses lunettes, et remarquant alors qu'il avait les yeux battus et les joues moins roses que d'habitude, elle risqua une question :

—Avez-vous mal dormi ? demanda-t-elle doucement.

—Moi ?... fit-il avec embarras, mais non... c'est à dire... Je me suis couché très tard !

—Aussi avez-vous encore sommeil, dit la vieille dame, les longues veilles sont mauvaises à votre âge.

—Peut-être ! fit-il vaguement, puis, se sentant observé :

—Mais, bah !... reprit-il avec entrain, je me rattraperai ce soir, en attendant j'ai beaucoup à faire aujourd'hui.

Il y avait quelque chose, c'était bien évident, mais il était non moins évident que Pierre n'en voulait rien dire et, discrètement, la vieille dame remit ses lunettes, décidée à ne pas insister.

—Et même, continua Pierre en frottant d'un doigt vigoureux ses paupières gonflées, j'ai quelque chose à vous demander...

Cette fois, son entrain devenait réel, car le sujet lui tenait au cœur. Au milieu de ses gros soucis de son chagrin même de la veille, il n'avait pas oublié son projet d'initier sa locataire aux plaisirs du canotage, et de lui donner la jouissance d'un des bateaux ; non pas le skiff, c'était impossible, mais il avait mieux ! Il avait un autre bateau dans lequel une dame pourrait se risquer sans danger... relativement, et voyant, ce matin, Mme Audran si brave dans la petite charrette, il revenait à son idée avec enthousiasme. Le bateau, hors d'usage depuis l'acquisition du skiff, n'était plus présentable, mais une couche de peinture le remettrait à neuf et Pierre, ruminant son projet, cessait de broyer du noir, pour préparer sa palette.

Le bateau serait repeint en blanc, sa couleur primitive... c'était joli et gai dans la verdure... le nom se détachant en rouge, mais non plus l'ancien nom "Perrot". Il le rebaptiserait.

Si vieux qu'on soit, on a un nom de baptême, bien qu'il arrive, à mesure que les contemporains disparaissent, à n'être plus prononcé... Mme Audran serait la marraine !

Tout à son plan, il était redevenu silencieux, oubliant la phrase commencée, mais la future marraine ne s'en étonna pas ; pourtant, comme le silence se prolongeait outre mesure, elle lui toucha enfin le bras :

—Vous aviez quelque chose à me demander, dit-elle en riant ; j'attends... prête à répondre.

—Ah ! oui, fit-il, je voulais vous demander votre nom.

—Mon nom ?... Elle s'était déclarée prête à répondre et, pourtant, c'est tout ce qu'elle peut dire, d'abord ; ses lèvres restèrent entr'ouvertes par le même sourire, mais Pierre se demanda pourquoi elles devenaient si blanches.

—Mon nom !... répéta-t-elle enfin, pourquoi ? Vous le savez !...

—Mais non, dit-il simplement, je ne connais pas votre nom de baptême.

—Ah !... fit-elle alors, et ce : Ah ! souleva sa poitrine comme un soupir. Et bien ! vous le savez aussi sans vous en douter... ou, du moins, c'est un nom qui vous est familier... celui de votre sœur... Marguerite !

Elle dit cela toute d'une haleine, parlant avec une volubilité qui ne lui était pas habituelle, comme pour rattraper le temps perdu, comme pour faire oublier son hésitation du premier moment.

Mais c'était se donner une peine inutile ! Martel n'était pas là pour souffler à l'oreille de Pierre ses soupçons sur l'étrangère, sur les fameux mystères qui devaient se découvrir un beau jour, et Pierre, nature confiante s'il en fût, avait oublié tout cela.

Quelquefois, à la vérité, les façons de Mme Audran l'avaient un peu surpris ; mais, dès la première rencontre, il avait pu étudier son sujet et, maintenant, il connaissait bien la vieille dame et, sagement, mettait tout ce qu'il ne comprenait pas sur le compte des nerfs. Elle était brave pour bien des choses, mais dans certains cas, elle avait, pensait-il, des soubresauts inattendus et inexplicables ! Le mieux était de ne pas s'y arrêter, puisqu'elle se calmait d'elle-même, sans flacon de sels et sans embarras.

Pierre avait donc écouté la réponse de Mme Audran sans arrière-pensée et maintenant, désappointé seulement, il répétait tout haut :

—Deux "Marguerite", c'est impossible !

Mais, quand il eut expliqué l'affaire à Mme Audran, tout s'arrangea, et Pierre monta tout d'un coup au septième ciel !

Très reconnaissante de son attention pour elle, elle assura que le canotage avait été le rêve de sa jeunesse et que, même à présent, elle s'amuserait encore beaucoup, et n'aurait pas du tout peur dans un bateau dont il serait le pilote ; très visiblement flattée aussi d'être choisie pour marraine, elle déclara ensuite que pour rien au monde, elle ne renoncerait à cet honneur.

—J'ai une variante à vous offrir, dit-elle gaiement ; c'est : "Man Ghite," un diminutif de maman Marguerite, le nom que me donnait, en pension, la fillette dont j'étais la petite mère. C'est bien vieux, vous voyez, mais ce nom m'a suivie partout et, pour mes amis, petits et grand, je suis toujours Man Ghite !... Qu'en dites-vous ?

Pierre ne répondit pas tout de suite ; ce n'était plus au bateau qu'il pensait en ce moment.

La tête de côté, il regardait Mme Audran comme s'il la voyait pour la première fois :

—Cela prouve, dit-il naïvement, que vous êtes très bonne et que tout le monde vous aime !

Et, comme elle riait :

—C'est vrai, reprit-il, on n'a de ces petits noms d'amitié que lorsqu'on les mérite.

Et s'échauffant de plus en plus :

—N'est-ce pas ? reprit-il avec conviction, n'est ce pas que vous savez être une vraie amie, sincère et indulgente en même temps, sûre, dévoué, et solide au poste dans les grandes occasions !

Mme Audran était-elle tout cela ? c'est possible ; ce qui est certain, c'est que par ce mot "solide au poste" Pierre lui exprimait, en son style de collégien, la plus haute opinion qu'il pût se faire de quelqu'un. Mme Audran avait le don des langues, et comprenait merveilleusement les choses ! Elle sentit la valeur de cet hommage, et le mot lui alla au cœur si vivement que, pour sa peine, elle embrassa le collégien !

—Ah ! s'écria-t-il, riant de son bon rire d'enfant, si vous vouliez être un peu ma Man Ghite, à moi aussi !...

Et il la regardait encore, riant toujours, quoique presque timide après ce brusque élan.

Mais elle ne riait pas.

—Mon cher enfant !... murmura-t-elle tous bas, avec une sorte de ferveur.

Pierre n'eut pas d'autre réponse, mais il n'osa plus parler. Quelque chose, dans cette voix, lui rappelait sa première entrevue avec la vieille dame ; comme alors, sa tête s'était penchée tout à coup, ses lèvres tremblèrent, sa main s'appuya sur l'épaule de Pierre. Mais ce ne fut que pour un instant ; presque aussitôt, se redressant :

—Prenez garde ! reprit-elle avec animation, vous ne savez pas ce que vous demandez : Man Ghite a

toujours eu son franc parler, et je ne serai pas une bonne maman gâteau.

—Une bonne maman !... répéta Pierre, retrouvant son aplomb, un instant compromis... J'aime mieux que vous soyez mon amie que ma grand'mère !

Mme Audran eut un sourire mystérieux, demi-tendre, demi-malin :

—En général, dit-elle, on ne choisit pas ses parents !... A votre aise pourtant ! Voilà un contrat signé ! Je serai votre amie, quoi qu'il arrive, votre vieille Man Ghite !...

Là dessus, comme ils étaient à l'entrée du village, Man Ghite pria Smoke, poliment, de s'arrêter devant le bureau de poste, et chacun s'en fut à ses affaires.

Une demi-heure plus tard, ils se retrouvaient au lieu du rendez-vous et Pierre, aidé de Mme Audran, rangeait les paquets dans la charrette, quand une voiture déboucha à grand train de la principale rue du village, c'était le phaéton des Fougerets.

Guillaume en manteau de voyage... Martel derrière Guillaume... un gros sac et une valise à côté de Martel. Pierre vit tout cela d'un coup d'œil.

—Guillaume ! s'écria-t-il.

Et, toute affaire cessante, il partit comme un trait, courant à toutes jambes après la voiture.

Il avait à peine vu son tuteur le matin, et c'était devant témoins, quand il faisait à son hôte ses derniers adieux au bas du perron. Lui, déjà sur son siège et tenant les rênes, n'avait pas bougé ; il ne savait donc pas dans quels termes il se trouvait actuellement avec Guillaume, et c'était déjà un souci ; mais que signifiait ce départ ?... Il n'en avait pas été question la veille...

A l'appel de Pierre, cependant, Guillaume s'était retourné, le voyant accourir, avait arrêté ses chevaux. Pierre sauta sur le marchepied :

—Tu pars ?... fit-il haletant ; Guillaume... tu parlais... sans rien me dire !...

Ses joues étaient pâles malgré la course, et son regard anxieux ne quittait pas les yeux de son tuteur.

Le voyant ainsi perché, avec cette mine suppliante et malheureuse, Guillaume ne put s'empêcher de sourire.

—Pauvre petit homme ! se dit-il attendri, et, tout haut :

—Imbécile !... répliqua-t-il aussitôt (et Pierre vit avec joie que rien n'était changé dans leurs rapports), pouvais-je courir après toi ? Tu devrais être rentré depuis une heure ; je t'ai attendu aussi longtemps que possible, mais je ne pouvais risquer de manquer mon train !

Pierre fit un signe d'acquiescement, Guillaume était dans son droit.

—Où vas-tu ? demanda-t-il alors.

—A Paris.

—Pour longtemps ?

—Pour quelques jours.

Ce fut tout. Guillaume semblait peu disposé à entrer dans de longues explications.

—Alors, dit Pierre piteusement, je serai rentré au collège quand tu reviendras.

Guillaume examinait avec attention le bout de son fouet :

—C'est probable... fit-il.

Puis, tout à coup, il regarda Pierre en face.

—Si tu veux me faire plaisir, reprit-il brusquement, tu n'iras pas chez Piogé pendant mon absence.

Pierre sauta à bas de son perchoir : il comprenait maintenant la raison de ce départ ! aussi, sans rien demander de plus :

—Adieu, dit-il soudainement.

—Au revoir.

Et Guillaume lui tendit la main.

—Je suis fâché de te laisser seul pour la fin de tes vacances, reprit-il, mais...

Il ne put achever sa phrase, Pierre l'interrompit :

—Oui, oui, fit-il précipitamment, au revoir !...

Il secoua une dernière fois la main de Guillaume avec une chaleur inaccoutumée, puis, reculant d'un pas, pour éviter la roue :

—Sauve-toi, cria-t-il, tu finiras par manquer le train, après tout !

(A suivre)



On roulait des canons dans les rues.—Page 20, col. 2

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

—Combien l'a aimé son père ?... Il pleurerait sans doute ; il tomberait à genoux, regrettant une seule chose, de ne point faire pour moi ce que maintenant je fais pour lui... Reprenez cet acte... Voyez, corrigez ici : à la place de ce prénom de François mettez Avide Simon... là, bien, et merci ! Merci du fond de l'âme.

Le greffier ne put s'empêcher de répandre des larmes.

—Si Tallien voulait, pourtant ! fit-il.

—Il voudra ! quand ce ne serait pas pour arrêter les flots de sang qui détrempent la boue de Paris, ce serait pour sauver Thérèse Cabarus ; mais je ne verrai pas la chute des deux Robespierre, de Couthon et de Saint-Just, si proche qu'elle doive être.

Le sacrifice était consommé, désormais Simon de Loizerolles était certain de mourir à la place de son fils.

Ce fut pendant cette crise aiguë de la Terreur que l'on put admirer de ces actes d'héroïsme qui semblaient alors tout naturels à ceux qui les accomplissaient.

A Lyon, un humble canut, Louis Badger était mort à la place de son frère, comme Loizerolles allait mourir à la place de son fils.

Les dévouements s'accomplissaient simplement, naturellement ; à cette époque, les âmes se trouvaient toutes montées au diapason admirable du sacrifice. L'approche de l'éternité qui, pour chacun, pouvait commencer le lendemain, grandissait assez les pensées pour leur permettre d'atteindre le même niveau.

Quand Simon de Loizerolles se crut certain de mourir à la place de son fils, il se rapprocha des prisonniers qui avaient été ses compagnons à la prison Saint-Lazare. Sina, ancien secrétaire de Louis XVI, l'abbé Brognard, le marquis général Dusson, et les deux frères Trulaine ; parmi les femmes se trouvaient Mme Camban, dont le mari avait été conseiller au Parlement de Toulouse, la comtesse de Périgord et bien d'autres, qui tous écoutaient avec recueillement les consolations de l'abbé Brognard, et puisaient dans la foi une résignation admirable.

Tandis qu'ils s'entretenaient du jugement du lendemain, Marcus, étendu sur son lit entre Henri de Civray et Jeanne Raimbaud, sentait s'échapper le peu de vie qui lui restait.

Une dernière fois, son regard se fixa sur Jeanne, puis ses paupières s'abaissèrent, il prit sa main dans ses doigts roidis, murmura quelques mots de tendresse et demeura plongé dans une sorte de torpeur.

Il en sortit pour se dresser sur son lit, et la poitrine râlant, il cria trois fois :

—Grâce ! pardon !

Il retomba en arrière et, cette fois, il ne restait plus un battement de cœur, pas une flamme dans ses prunelles vitrifiées.

Jeanne jeta un mouchoir sur la face du cadavre, et pria longtemps avec le prêtre et Henri de Civray. Ni l'un ni l'autre des jeunes gens n'eut le courage de songer à l'avenir et de parler de son amour en pré-

sence du cadavre de Marcus. Un homme de service l'emporta dans la soirée, et le jeta dans une de ces fosses communes, où l'on entassait les prisonniers qui rendaient le dernier soupir à la Conciergerie. Les heures se succédèrent lentement ; le son des horloges avait la monotone tristesse d'un glas funéraire.

Quarante-sept prisonniers devaient être jugés le 9 Thermidor. Jusqu'à ce moment, apprenant le mouvement qui régnait dans Paris, ils avaient pu conserver une dernière espérance. La veille, les geôliers eux-mêmes affirmaient que le tribunal ne siégerait plus, à moins que ce ne fût pour traîner à sa barre Robespierre et ses complices...

Mais cette illusion fut enlevée aux malheureux d'une façon brutale, le porte-clefs entra, un papier à la main, prêt à faire l'appel de ceux dont les noms se trouvaient portés sur une double liste.

Son regard tomba sur Jeanne et sur Henri :

—Vous êtes bien jeunes ! dit-il, c'est dommage.

—Mourir ! nous allons mourir ! dit Henri.

—Ensemble, ajouta Jeanne à voix basse.

Le comte de Civray se leva, il courut vers le prêtre qui lui avait offert ses consolations et qui venait d'adoucir l'agonie de Marcus.

—Mon père, lui dit-il, nous allons monter sur la même échafaud, elle et moi... Jusqu'à l'heure où j'ai compris que je souhaitais en faire la compagne de ma vie, je l'ai chérie comme une sœur. Elle a tout sacrifié pour mon salut, et un jour je l'ai méconnue, calomniée. Je lui dois une réparation. Ne pouvant la faire éclatante, je veux du moins la rendre complète ; si ma mère était ici, elle n'aurait pas le courage de s'opposer à mon désir. Recueillez donc cette promesse solennelle, mon père, et vous tous, mes amis, qui comme nous allez mourir : je prends pour ma femme légitime, Jeanne Raimbaud...

Henri saisit la main de la jeune fille.

—Et vous, mon enfant, demanda le prêtre, acceptez-vous le comte de Civray pour mari ?

—Pour le temps et pour l'éternité ! oui, mon père.

Et tous deux enlacés se joignirent aux groupes dont le guichetier faisait l'appel. On entendait dans la salle des cris, des sanglots convulsifs ; les jeunes filles se renversaient défaillantes sur l'épaule de leurs mères, les hommes se serraient les mains en frémissant.

Le guichetier, qui lisait avec peine, s'arrêta après avoir appelé un grand nombre de noms, puis il plia la liste et la mit dans sa poche.

Et nous ? demanda Jeanne.

—Vous ! dit le guichetier, je me serai trompé, je vous prenais pour cette citoyenne qui pleure... Quarante-cinq... J'ai mon compte pour aujourd'hui.. Attendez à demain !

Et il sortit en entraînant ses futures victimes.

—Jeanne ! Jeanne ! dit Henri, Dieu nous fait dorénavant d'un jour ! bénie soit à jamais sa miséricorde !

Un sourire effleura les lèvres pâles de Jeanne.

—Le Seigneur m'est témoin, dit-elle, que si j'avais espéré vivre, je n'eusse point prononcé le serment qui nous lie, mais je le remercie aussi, moi, de me donner cette heure en compensation des tortures que j'ai surbues... Je suis votre femme ! moi, Henri, votre femme ! Quelle joie et quel orgueil. Jamais je n'ai regardé si haut, jamais je n'ai cru un tel rêve possible, et j'avais raison, puisqu'il ne se réalise que dans la mort... Vous avez eu toutes les aspirations inconscientes de mon cœur, vous recueillerez le dernier mot qui s'échappera de mes lèvres... C'est votre main qui me soutiendra pour descendre de la charrette immonde, c'est votre main qui me conduira quand je gravirai les dernières marches de l'échafaud... Pouvais-je désirer plus ?

—Ma chère, ma noble Jeanne, dit Henri, combien ma tendresse vous a été fatale ! Si vous aviez moins de foi, vous pourriez regretter avec amertume que ma mère ne fût pas là pour vous dire qu'elle comprenait enfin la terrible trahison dont nous avons été victimes tous deux... trahison dont le misérable auteur sera châtié par le Dieu de justice. Mais quand nous ne serons plus, elle ne nous séparera jamais de son souvenir. Elle donnera à tous deux les mêmes prières et

les mêmes larmes, et nous l'attendrons là-haut où elle ne tardera pas à nous rejoindre. Ma mère mourra de ma mort...

—Et votre cousine ?

—Pauvre Cécile ! elle m'aimait ! Je ne la plains pas, cependant.

—Pourquoi, Henri ?

—Dans peu de temps les couvents seront rouverts les églises purifiées, et Cécile, la douce créature, se réfugiera à l'ombre des autels.

Tandis que Jeanne et Henri échangeaient ces aveux, ces confidences, leurs compagnons prenaient place sur les sinistres gradins dans la salle du palais de justice, dit de l'Égalité.

Fouquier-Tinville occupait son banc d'Accusateur public.

Le tribunal se composait de Pierre-André Coffinhal, vice-président ; d'Étienne Foucault, Philippe-Jean Marie Barbier, juges ; de Liendon, substitut de l'Accusateur public, de Dix-Août, Pigeot, Despréaux Spacht, Laviran, Denys, Blachet, jurés ; de Derbez, commis-greffier.

Six témoins seulement vinrent déposer : Manini, Coquery, Pepin-Desgrouettes, Victor Gagnant, Horace Molin, et Jean-Louis Roger.

Voici les questions qui furent soumises aux jurés :

« Sont-ils convaincus de s'être déclarés les ennemis du peuple en participant à tous les crimes commis par Capet et sa femme, depuis 1789 ; en assassinant le peuple pour défendre la royauté ; en entretenant des correspondances avec les ennemis extérieurs et intérieurs de la République ; en leur fournissant des secours en numéraire ; en particulier à tous les crimes commis par les infâmes Bailly, Lafayette et Pétion ; en conspirant contre la sûreté et la suzeraineté du peuple français, contre l'unité et l'indivisibilité de la République, comme aussi, en conspirant dans la maison d'arrêt de Lazare, à l'effet de s'évader et de dissoudre, par le meurtre et l'assassinat des représentants du peuple, et notamment des membres du Comité du salut public et de sûreté générale, la représentation nationale, et le gouvernement républicain pour rétablir la royauté en France ? »

Les faux témoins déposèrent.

Le substitut de Fouquier-Tinville affirma qu'il était prouvé, au sujet de Loizerolles, « que c'était lui qui avait dit que les membres de la Convention nationale parlaient comme des apôtres et se conduisaient comme des anthropophages. »

Mais avant que fût prononcée la décision du jury, un incident faillit interrompre la séance.

On vint arrêter le président Dumas.

Maire le remplace : le bourreau aura sa curée jusqu'au bout.

Vingt-quatre prisonniers sur vingt-cinq sont condamnés sur la première liste : et sur la seconde, vingt-deux sur vingt-trois.

Dans le procès qui fut rédigé, de la séance du 9 thermidor, il ne fut nullement fait mention de l'arrestation de Dumas. On y trouva seulement cette phrase : « Et à l'instant de la prononciation de la déclaration du jury, le Président s'étant retiré, le citoyen Maire a rempli les fonctions de président. » Cependant il semblait si impossible que les nouveaux condamnés fussent envoyés à l'échafaud, en présence des événements qui s'accomplissaient, qu'une voix demanda dans la salle que l'exécution de ces malheureux fût remise au lendemain. Si on avait accordé ce sursis tous auraient été sauvés.

Des faits de la plus haute gravité venaient de se passer :

Le 8 thermidor, les amis de Robespierre arrivèrent de bonne heure ; ils semblaient inquiets ; les conjurés gardaient un profond silence. Jusqu'au moment de l'entrée de Robespierre, la séance ne présenta aucun intérêt. Dès qu'il parut, l'attention se concentra sur lui avec une intensité passionnée. Quelques députés quittèrent leurs bancs, afin de rallier leurs amis. Pâle, les yeux baissés, tenant sous son bras un volumineux rouleau de papiers, Robespierre monta à la tribune et commença son discours au milieu d'un silence effrayant.

Alors il parla de lui longuement ; il s'efforça de placer ses actes sous un jour favorable ; il affirma n'avoir pris aucune part aux excès de la Révolution et s'être jeté plus d'une fois entre les victimes et les bourreaux. Enfin, il se défendit d'aspirer à la dictature, et affirma qu'il avait servi la Convention avec le fanatisme du dévouement, et il termina par ces mots :

« Ainsi donc, les scélérats m'imposent la loi de trahir le peuple, à peine d'être appelé DICTATEUR. Souscrirai-je à cette loi ? Non ! Je défendrai le peuple, au risque d'en être abandonné ; que les scélérats courent à l'échafaud par la route du crime, et moi, par celle de la vertu ! »

Un silence morne accueillit la fin de ce discours, dont la lecture avait duré plus de deux heures. Il ne fut interrompu que par Lecointre qui en demanda l'impression. Bourdon (de l'Oise) protesta, en affirmant qu'il renfermait des faits très graves.

—Je demande, conclut-il, que l'Assemblée renvoie le discours de Robespierre à l'examen des comités de salut public et de sûreté générale.

Barrère, qui n'était pas du complot, se rangea du côté de Robespierre, ainsi que Couthon.

Mais Cambon répliqua :

—Avant d'être déshonoré, je veux être entendu de la France entière. J'ai méprisé toutes les attaques, et je déclare qu'il est temps de dire la vérité tout entière ! Un seul homme a jusqu'ici paralysé la volonté de la Convention nationale ; cet homme, je ne crains pas de le nommer : c'est Robespierre.

Un tonnerre d'applaudissements éclate de toutes parts ; Robespierre se voit perdu. Du reste, à peine a-t-il reçu ce premier choc que Billaud-Varennes s'élança à la tribune.

—Il a eu raison de nous jeter le gant, dit-il, car nous le relevons, et nous soumons l'Accusateur de proclamer tous les noms inscrits sur son calepin de maroquin rouge.

La Convention se lève en tumulte ; elle déclare le discours de Maximilien dangereux pour la République ; elle ordonne une enquête, l'agitation est à son comble ; chacun pense que Robespierre sera bientôt publiquement accusé. Lui-même le devine, et, quittant la Convention, il se rend au club des Jacobins où des clameurs enthousiastes accueillent son entrée. On le porte à la tribune, pâle encore du combat qu'il vient de livrer, de la défaite qu'il vient de subir. On l'oblige à relire le discours qui vient de soulever tant d'orages à la Convention, et quand il l'achève il murmure en descendant de la tribune :

—Frères, le discours que vous venez d'entendre est mon testament de mort.

Les sans-culottes crient aux armes. Henriot promet l'appui de la garde nationale. Le peintre David jure de boire la ciguë avec Robespierre. Couthon veut entraîner les Jacobins contre la Convention ; il accuse en même temps Collot-d'Herbois de trahison ; celui-ci est pris à la gorge par le frère d'Éléonore Duplay. Des orateurs, au milieu de l'agitation et du tumulte, proposent l'arrestation des membres hostiles des deux comités ; l'exécution rapide des moyens violents pouvait seule sauver Robespierre, il refusa d'y recourir : la fatalité l'entraînait à sa perte. Il attendait encore quelque chose des manœuvres parlementaires, et promit que le lendemain la lutte s'engagerait de nouveau à la tribune. Il fut convenu, en attendant, que la Commune de Paris se tiendrait en permanence à l'Hôtel de Ville ; que les Jacobins se réuniraient au lieu habituel de leurs séances, et que le commandant Henriot ferait battre la générale pour mettre sur pied les sections et surtout les cantonniers ; qu'enfin le bataillon des élèves de la Patrie, caserné au Champ-de-Mars, serait chargé d'agiter le peuple dans Paris.

Le soir, pendant la séance extraordinaire du comité du salut public, on délibéra sur la question de faire arrêter Robespierre.

Le bruit de la chute du tyran se répandit dans Paris comme une traînée de poudre.

Paris présenta bientôt le tableau d'une animation pleine d'épouvante :

On roulait des canons dans les rues. Les partisans du farouche conventionnel, traînés, la corde au cou, sur les voies publiques, étaient mis en pièces.

Les curieux hurlaient dans les carrefours :

—La grande arrestation de Robespierre et de ses complices !

Depuis que le misérable était tombé, on ne se gênait plus pour le couvrir d'anathèmes.

Les géoliers même des prisons l'insultaient.

Robespierre décrété d'accusation, et tentant de trouver un refuge au Luxembourg, avait demandé asile à Guyard le porte-clefs qui, après l'avoir repoussé, s'enfuit chargé de ses armes, et traînant ses chiens sur ses talons.

L'un des porte-clefs de Sainte-Pélagie répétait dans les couloirs en s'adressant à son bouledogue :

—A bas Robespierre !

Le peuple entier paraissait respirer depuis la chute du sinistre triumvirat.

On s'abordait, on se félicitait dans les rues. Quelques-uns semblaient croire qu'une fois ces immondes tyrans renversés, une ère de paix allait immédiatement reflourir. Rien ne semblait donc plus en opposition avec le sentiment public que l'exécution des derniers condamnés, qu'un mot de Fouquier aurait pu sauver.

Pendant ce temps, les quarante-cinq malheureux qui marchent à la mort tendent les bras à la foule, en protestant de leur innocence ; ils l'adjurent de se laisser émouvoir par leurs larmes. La pitié remue le peuple incertain, les chevaux sont dételés, les conducteurs des sinistres charrettes n'osent s'opposer à ce mouvement ; les bourreaux eux-mêmes semblent incertains... que les condamnés aient le temps de sauter à terre de se perdre dans les groupes, et les voilà libres ; mais au moment où renaît en eux l'espérance, une troupe de cavaliers accourt au triple galop ; c'est Henriot et son état-major.

Il crie, il hurle, il sabre la foule, le sang coule, inondant le pavé ; le peuple essaie de se défendre, et de protéger ceux qui le supplient de les prendre en pitié. Mais le sable d'Henriot fait de terribles trousées. A ses côtés se tient un homme dont le visage respire une haine farouche, une soif de sang que rien ne saurait apaiser. Il a tremblé trop de fois d'être arrêté pour ne pas témoigner, sous les yeux d'Henriot, qu'il redoute, un zèle sanguinaire. Il saisit un des chevaux, le remet dans les brancards et tente de le maintenir, mais l'animal se cabre, résiste, glisse dans les mares de sang. Le peuple s'attaque au misérable traître, ce Robert qui, après avoir mangé le pain des Civray, a trahi cette malheureuse famille, et qui, non content de ses délations, de ses vols, de toutes les infamies qu'il a accumulées, s'est fait le séide d'Henriot, de cet Henriot que plus tard on précipitera d'une fenêtre de l'Hôtel de Ville dans la boue, mais qui, à cette heure, plus féroce que les bourreaux, oblige ceux-ci à reprendre le chemin de la guillotine.

—Soyez maudit ! s'écria une femme à Robert ; maudit au nom de ma fille que je laisse orpheline !

Robert cingla l'un des chevaux d'un coup de fouet si terrible que l'animal recula, puis prenant l'élan d'un galop furieux, il jeta Robert sur le sol et lui fracassa le crâne d'un coup de sabot.

Et Henriot, enfonçant ses éperons dans le ventre de sa monture, agitant son sabre, hurlant de sa grosse voix des paroles de mort, galopa, suivi par son état-major, à la suite des dernières charrettes conduisant à l'échafaud les victimes accusées d'avoir mal parlé de Robespierre et de Collot-d'Herbois.

Leur nombre était de 74, l'enquête Faro en fait foi.

Tous ces malheureux moururent en martyrs, et si les noms de quelques-uns n'ont pas survécu à cette sanglante hécatombe, ils n'en furent pas moins les dignes compagnons des victimes dont l'histoire enregistra les noms.